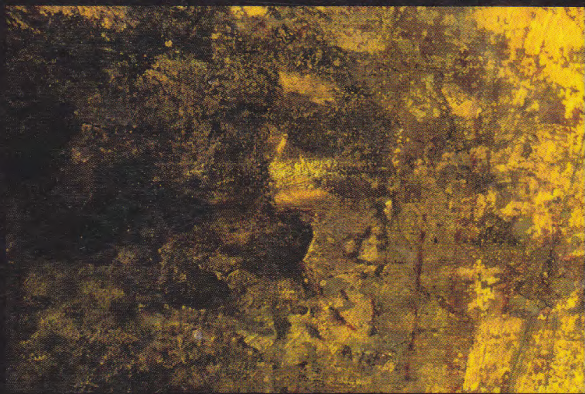


RUDOLF STEINER



CRÉER À PARTIR DU NÉANT

Vérité, beauté, bonté

TRIADES
POCHE

Créer à partir du néant

Dans la même collection

- | | |
|--------------------------|--|
| 1 • RUDOLF STEINER | <i>L'éducation de l'enfant</i> |
| 2 • RUDOLF STEINER | <i>Qui est le Christ?</i> |
| 3 • R. STEINER & J. SMIT | <i>La méditation</i> |
| 4 • GEORG BLATTMANN | <i>La radioactivité et l'avenir
de la Terre</i> |
| 5 • RUDOLF STEINER | <i>Les deux voies de la
clairvoyance</i> |
| 6 • RUDOLF STEINER | <i>L'avenir sera-t-il social?</i> |
| 7 • RUDOLF STEINER | <i>La mort et au-delà</i> |
| 8 • RUDOLF STEINER | <i>Le ciel, l'enfer et
le problème du mal</i> |
| 9 • RUDOLF STEINER | <i>L'âme animale</i> |
| 10 • RUDOLF STEINER | <i>L'initiation</i> |
| 11 • RUDOLF STEINER | <i>La science de l'occulte</i> |
| 12 • RUDOLF STEINER | <i>La philosophie de Thomas
d'Aquin</i> |
| 13 • RUDOLF STEINER | <i>Morale et liberté</i> |
| 14 • RUDOLF STEINER | <i>Le sens de la vie</i> |
| 15 • RUDOLF STEINER | <i>L'homme entre Lucifer
et Ahriman</i> |
| 16 • RUDOLF STEINER | <i>Missions de la colère,
de la vérité, de la dévotion</i> |
| 17 • RUDOLF STEINER | <i>Mythes et Mystères égyptiens</i> |
| 18 • RUDOLF STEINER | <i>Créer à partir du néant</i> |
| 19 • RUDOLF STEINER | <i>L'énigme des tempéraments</i> |

RUDOLF STEINER

CRÉER À PARTIR
DU NÉANT

Vérité, beauté, bonté

TRIADES
2007

Sources :

– Évolution, involution et création à partir du néant :
in *Le Moi, son origine spirituelle, son évolution, son développement*, GA 107,

traduction Marie-Ève et Victor Bott

© pour la traduction française : Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève 1991

– Le réel et l'irréel dans la vie humaine : in *Das Verhältnis der Sternenwelt zum Menschen und des Menschen zur Sternenwelt. Die geistige Kommunion der Menschheit*, GA 219

– Vérité, beauté, bonté : in *Lebendiges Naturerkennen. Intellektueller Sündenfall und spirituelle Sündenerhebung*, GA 220,

traduction Raymond Burlotte

© Rudolf Steiner-Nachlassverwaltung, Dornach, Suisse

Couverture : *Gros plan sur dorure*

© Christian BRAUD/PHOTONONSTOP

© 2007 by Éditions Triades

Tous droits réservés pour la traduction française

www.editions-triades.com

ISSN 1275-6911

ISBN 978-2-85248-294-4

Sommaire

Avant-propos de l'éditeur	7
Évolution, involution et création à partir du néant <i>Berlin, 17 juin 1909</i>	13
Le réel et l'irréel dans la vie humaine <i>Dornach, 16 décembre 1922</i>	43
Vérité, beauté, bonté <i>Dornach, 19 janvier 1923</i>	65
Notes	81
Bibliographie	85

Avant-propos de l'éditeur

Il n'est peut-être pas d'idée plus difficile à comprendre que celle de « création ». Nous sommes en effet habitués à nous occuper de ce qui existe, de ce que nous pouvons observer, et non des forces et des processus qui font que du nouveau, du neuf, peut être créé à partir de rien. Comment quelque chose peut-il naître du néant ?

Cette question est au centre des trois conférences que nous avons réunies dans ce petit livre.

Quand on s'interroge sur les notions de création, de force créatrice ou de créativité, on pense aussitôt à l'art, peut-être aussi à la morale et à la religion, mais beaucoup moins à la science. Notons pourtant que, dans son premier ouvrage épistémologique publié en 1886, Rudolf Steiner écrivait déjà : « On croit habituellement que le contenu de la science serait reçu de l'extérieur ; on croit même pouvoir préserver d'autant plus l'objectivité de la science que l'esprit s'abstient de tout apport personnel dans la matière appréhendée.

[...] Or le véritable contenu de la science n'est absolument pas la matière extérieure perçue, mais l'idée conçue en esprit, qui nous fait pénétrer plus profondément dans le fonctionnement du monde que toutes les analyses et les observations du monde extérieur. L' *idée* est le contenu de la science. Face à la perception reçue passivement, *la science est un produit de l'activité de l'esprit humain.* » ¹

Toute la démarche spirituelle de Steiner repose sur cette certitude que *connaître* est un acte créateur, et que c'est précisément dans et par la création d'idées que l'homme perçoit l'esprit actif dans les choses.

Les trois conférences que l'on va lire permettent de suivre comment ce thème de la création, notamment dans la perspective des trois idéaux que sont le vrai, le beau et le bien, forme un véritable fil rouge dans l'œuvre de Rudolf Steiner.

La première conférence, «Évolution, involution et création à partir du néant», date de juin 1909. Elle clôt un cours, commencé l'année précédente à Berlin, à l'intention des membres de la Société théosophique dont Steiner était encore le secrétaire général pour l'Allemagne. Il y montre comment un élément neuf peut, à tout instant, s'introduire dans ce qui est déterminé par le destin. 1909 est une année particulièrement intense pour le fondateur de l'anthroposophie qui travaille encore à approfondir et à fortifier les bases de son

enseignement en donnant d'importants cycles de conférences, notamment ceux sur *les Hiérarchies spirituelles* à Dusseldorf, *l'Orient à la lumière de l'Occident* à Munich, *l'Évangile selon Luc* à Bâle. C'est encore fin 1909 que paraît sa *Science de l'occulte dans ses grandes lignes*.

À cette époque, l'anthroposophie n'existe pas encore sous ce nom. Conformément à une indication plus tardive de Rudolf steiner, nous avons cependant remplacé dans cette conférence les termes « théosophie » et « théosophique » par « anthroposophie » et « anthroposophique ».

La conférence suivante date de 1922. Entre ces deux conférences, le monde a radicalement changé. L'Europe a subi de plein fouet le choc de la Première Guerre mondiale. Steiner a totalement modifié ses axes de travail et le ton de son discours n'est plus le même. Il a pris ses distances avec la théosophie d'inspiration hindouiste, et a fondé un nouveau mouvement, l'anthroposophie, qui plonge davantage ses racines chez des penseurs comme Aristote, Thomas d'Aquin, et surtout Goethe, Schiller, Fichte ou Nietzsche. Il s'est tourné vers la politique en défendant l'idée de triarticulation de l'organisme social, il a fondé l'école Waldorf pour les enfants des ouvriers d'une usine de Stuttgart, et il a dirigé la construction, près de Bâle, d'un surprenant bâtiment à deux coupes, le Goethéanum, pour que l'impulsion anthroposophique devienne visible aux yeux de

tous. Pendant ces années de création intense consacrées au monde extérieur, la vie à l'intérieur du mouvement anthroposophique s'est beaucoup dégradée. La conférence « Le réel et l'irréel dans la vie humaine » fait partie du dernier cycle tenu par Steiner pour les membres de la Société anthroposophique dans le Goethéanum avant que celui-ci ne disparaisse ravagé par un incendie criminel dans la nuit de la Saint-Sylvestre 1922. Il y fait d'étonnantes révélations sur des entités spirituelles qui doivent travailler derrière le monde visible pour que les hommes puissent penser intelligemment, jouir de la beauté, et faire le bien.

La dernière des trois conférences présentées ici a été faite par Steiner début 1923, donc environ un mois après la précédente, au même endroit, pour le même public. Le prodigieux bâtiment, fruit de dix ans de travail, n'est plus qu'un tas de cendre. Mais la création ne connaît pas de pause. On pense déjà à la construction d'un second Goethéanum, en béton armé cette fois. Les conférences ont lieu désormais dans les baraques de la menuiserie qui a échappé au feu. Le Goethéanum n'est pas seul à avoir été anéanti; c'est toute la Société anthroposophique qui est à reconstruire. Steiner s'y appliquera pendant toute cette année 1923, notamment lors de ses nombreux déplacements à travers l'Europe. La conférence intitulée « Vérité, beauté, bonté » approfondit ces trois notions en montrant comment l'homme, lorsqu'il

est créateur, se lie à ses trois « enveloppes » corporelles (physique, vitale et émotionnelle), et, en même temps, à son existence dans les mondes spirituels entre la mort et une nouvelle naissance.

Steiner place cette approche de la créativité sous le signe de la réalité christique. Pour le fondateur de l'anthroposophie, cette réalité du Christ va bien au-delà des religions qui se réfèrent à Jésus-Christ. Il s'agit de forces spirituelles objectives qui ont pénétré la Terre il y a un peu plus de 2000 ans, et qui peuvent vivre et agir désormais en tout homme. « Lorsqu'on parvient à une idée générale de Dieu – expliqua un jour Steiner –, ce n'est pas l'idée du Christ. On est conduit à la notion générale de Dieu lorsqu'on regarde la nature dans toutes ses manifestations. [...] Mais on ne s'approche de l'entité du Christ que si, au cours de sa vie, on *découvre* quelque chose en soi. Je peux trouver le concept général de Dieu en me disant simplement : je suis venu à l'existence grâce aux forces de l'univers ; le concept de Christ, par contre, je dois le découvrir en moi par le fait que je vais plus loin que là où la nature m'a mené. [...] C'est en faisant l'expérience d'une re-naissance au cours de sa vie que l'on parvient à l'idée du Christ. [...] La naissance mène à Dieu, la re-naissance mène au Christ. » ²

Évolution, involution et création à partir du néant

Berlin, 17 Juin 1909

Il a souvent été dit de quelle manière ce que nous nommons la science de l'esprit doit intervenir dans la vie humaine et devenir elle-même un mode de vie et d'action. Aujourd'hui, nous aborderons quelques considérations complémentaires concernant la manière dont l'évolution universelle se manifeste dans l'homme. Je commencerai par attirer votre attention sur un fait qui vous apportera des éclaircissements sur la nature de l'évolution, si vous l'envisagez comme il se doit.

Commencez par considérer, d'une manière tout extérieure, la différence entre l'évolution animale et l'évolution humaine. Un seul mot, une seule idée suffira pour marquer la différence entre la notion d'évolution chez l'animal et chez l'homme. Il suffit d'envisager le mot « éducation ». Une véritable éducation est impensable pour le monde animal. Par le dressage, on peut, certes, amener

l'animal à accomplir certains actes qui diffèrent de ce qui est inscrit dans l'instinct animal, de ce à quoi il est prédisposé. Mais en tant que véritable amateur de chiens, il faut pousser l'enthousiasme à l'extrême pour en venir à nier la différence entre l'éducation humaine et ce que l'on peut faire d'un chien.

Il suffit de se souvenir d'une donnée de notre conception anthroposophique pour avoir une base de compréhension pour ce fait d'observation extérieure. Nous savons que l'homme se développe progressivement d'une manière très compliquée. Nous avons souvent insisté sur le fait que, dans les sept premières années de sa vie, donc jusqu'au changement de dentition, l'homme procède tout autrement à son développement qu'il le fera par la suite, jusqu'à la quatorzième année, et à nouveau de la quatorzième à la vingt et unième année. Ces questions ne seront qu'effleurées, vous les connaissez. Vous savez que, au regard de la science de l'esprit, l'homme passe par plusieurs naissances.³

L'homme naît au monde physique lorsqu'il quitte le ventre maternel, lorsqu'il se dégage de l'enveloppe physique maternelle. Mais il reste encore enveloppé dans une autre enveloppe, dans l'enveloppe éthérique maternelle. Jusqu'à sa septième année, ce que nous appelons le corps éthérique, est entouré de toutes parts de courants éthériques extérieurs, faisant partie de l'environnement, de même que le corps physique était, jusqu'à la naissance, entouré de l'enveloppe physique

maternelle. Au moment du changement de dentition, cette enveloppe éthérique est éliminée. Ce n'est qu'alors, vers sept ans, que naît le corps éthérique. Mais le corps astral reste encore entouré de l'enveloppe astrale maternelle qui ne sera rejetée qu'à la puberté. Le corps astral se développe alors librement jusqu'aux environs de la vingt et unième année, lors de la naissance du Je proprement dit de l'homme, où celui-ci s'éveille alors à la pleine intensité intérieure, où se dégage de son intériorité le Je qui s'est développé au cours des incarnations antérieures.

Pour la conscience clairvoyante, il se produit là un fait tout particulier. Observez pendant quelques semaines ou quelques mois un tout jeune enfant. Vous verrez sa tête environnée de courants et de forces éthériques et astrales. Ces courants et ces forces s'effacent progressivement et disparaissent après quelque temps. Que se passe-t-il ? Ce qui se produit peut être reconstitué sans l'aide de la conscience clairvoyante, mais l'observation clairvoyante confirme ce que j'avancerai. On sait qu'à la naissance le cerveau humain n'est pas encore ce qu'il sera quelques semaines ou quelques mois plus tard. Certes, l'enfant perçoit déjà le monde extérieur, mais son cerveau n'est pas encore un instrument apte à relier d'une certaine manière les impressions extérieures. À la naissance, certains nerfs établissant la liaison entre différentes parties du cerveau ne sont pas encore formés. Ces circuits de communication, grâce auxquels

l'enfant apprend à établir la relation cognitive entre ses perceptions, ne seront formés qu'après la naissance. Un enfant peut entendre sonner une cloche et aussi la voir, sans pour autant faire la liaison entre la perception auditive et la perception visuelle et en conclure : la cloche sonne. Il n'y parviendra que progressivement, parce que la région du cerveau qui est l'instrument de la perception auditive et celle qui est l'instrument de la perception visuelle ne sont pas encore reliées. L'enfant ne pourra former un jugement et dire : ce que je vois est aussi ce que j'entends, que lorsque ces liaisons seront en place. Ainsi, de tels circuits s'établissent dans le cerveau, et les forces qui réalisent ces circuits au cours des premières semaines du développement de l'enfant sont visibles pour le clairvoyant sous forme d'une enveloppe spéciale du cerveau. Ce qui enveloppait d'abord le cerveau y pénètre et y vit. Ce qui agissait d'abord de l'extérieur agit ensuite à l'intérieur du cerveau. Ce qui, au cours des premières semaines du développement de l'enfant, agissait de l'extérieur, ne pourrait continuer à agir, au cours de l'évolution ultérieure de l'homme, sans la protection des différentes enveloppes. Car, lorsque ce que j'ai décrit comme agissant de l'extérieur pénètre dans le cerveau, ces forces se développent alors sous la protection du corps éthérique d'abord, du corps astral ensuite, et c'est après vingt et un ans seulement que ce qui avait agi de l'extérieur devient intérieurement actif. Ce qui était extérieur à l'homme au cours des premiers

mois de l'existence et s'est ensuite glissé à l'intérieur est débarrassé des enveloppes à vingt et un ans, est libre, et est en mesure de développer cette intensité dont il a été question.

À présent, observons ce développement progressif. Comparons-le à celui de la plante. Nous savons que la plante, telle qu'elle nous apparaît dans le monde physique, n'a qu'un corps physique et un corps éthérique. Son corps astral lui est extérieur ; intérieurement elle n'est que corps physique et corps éthérique. La plante pousse hors de la graine, elle élabore son corps physique et son corps éthérique, les seuls qu'elle possède. Or, nous avons vu que, jusqu'à la puberté, le corps éthérique de l'homme reste entouré par le corps astral, lequel ne naîtra vraiment qu'à ce moment. Mais la plante ne peut donner naissance à un tel corps astral car elle n'en possède pas. Aussi, lorsque la plante a atteint sa maturité sexuelle, elle n'a plus rien à développer. Elle a rempli sa tâche dans le monde physique. Une fois fécondée, elle meurt. Vous pouvez même observer cela chez certains animaux inférieurs : leur corps astral ne pénètre pas le corps physique comme chez les animaux supérieurs. C'est précisément ce qui caractérise les animaux inférieurs. Prenez le cas de l'éphémère : il naît, vit jusqu'à la fécondation et meurt. Pourquoi ? Parce que c'est un être voisin de la plante dont le corps astral est extérieur et qui, passée la maturité sexuelle, n'a plus rien à développer. Sous un certain rapport, homme, animal et plante ont un développement similaire jus-

qu'à la maturité sexuelle. Après celle-ci, la plante n'a plus de tâche évolutive à accomplir dans le monde physique, et elle meurt. L'animal possède encore un corps astral, aussi conserve-t-il, après avoir acquis la maturité sexuelle, une certaine capacité évolutive. Le corps astral devient libre et, tant que le corps astral possède encore des aptitudes évolutives, l'animal poursuit son développement après avoir atteint la maturité sexuelle. Or le corps astral de l'animal ne recèle pas de Je. Le Je de l'animal est un Je de groupe qui fait partie de tout un groupe situé dans le monde astral. Ce Je de groupe se trouvant dans le monde astral a des possibilités d'évolution tout autres que celles de l'animal dans le monde physique. Mais les aptitudes évolutives que recèle le corps astral de l'animal sont très limitées. Ces aptitudes, l'animal les possède en tant qu'ébauches dès sa naissance. Le lion a, dans son corps astral, ce qui se manifeste par un ensemble de pulsions, d'instincts et d'appétits. Et tout cela se manifeste jusqu'au moment où un Je pourrait prendre naissance, mais celui-ci n'est pas présent; il se trouve sur le plan astral. Aussi, lorsque l'animal est parvenu au degré auquel l'homme accède à vingt et un ans, ses possibilités de développement sont épuisées. Évidemment, la durée de vie est variable car, en règle générale, tous les animaux n'atteignent pas l'âge de vingt ans. Mais, ce qui, en somme, constitue le développement animal, l'homme le vit jusqu'à sa vingt et unième année au cours de laquelle naît le Je.

Cependant, n'allez pas penser que le développement humain jusqu'à la vingt et unième année est un développement animal ! Il ne l'est évidemment pas, car ce qui devient libre à vingt et un ans existe déjà chez l'homme dès le début, depuis la conception, et ne fait que se libérer à cet âge. Du fait de la présence, dès le début, d'un Je qui se libérera à vingt et un ans, l'homme n'est pas un être animal car, même s'il n'est pas libre, ce Je agit en lui dès le début. Et c'est précisément ce Je qui peut être éduqué. Car c'est ce Je, avec ce qu'il accomplit sur les corps astral, éthérique et physique, qui progresse d'incarnation en incarnation.

Si rien n'était ajouté à ce Je dans une nouvelle incarnation, l'homme ne pourrait rien emporter dans sa vie entre la mort et une nouvelle naissance. Il se trouverait alors au même point qu'à la fin de sa vie précédente. Du fait que l'homme évolue au cours de sa vie, du fait qu'il recueille ce que l'animal ne peut acquérir, parce que ses possibilités d'évolution sont limitées à ce que prévoit son plan, il s'élève d'incarnation en incarnation. Du fait qu'il est porteur d'un Je ne naissant qu'à la vingt et unième année mais agissant avant, l'homme est susceptible d'éducation : il peut acquérir plus que ce à quoi il est prédisposé. Le lion apporte sa nature léonine et la réalise. L'homme n'apporte pas sa seule nature humaine mais aussi ce qu'il a acquis dans les précédentes incarnations. Au cours de la vie, cet apport peut sans cesse être remanié par l'éducation et pourvu d'une trame nouvelle

lorsque l'homme franchit le seuil de la mort et se prépare ensuite en vue d'une nouvelle incarnation. C'est ce qu'il faut retenir : l'homme s'enrichit constamment de nouveaux facteurs évolutifs.

Demandons-nous alors : que se produit-il, en somme, lorsque l'homme s'enrichit ainsi extérieurement du fait de cette évolution ? Il faut, pour cela, tout d'abord que nous abordions trois concepts quelque peu difficiles à saisir. Comme nous sommes ici dans une branche qui travaille depuis des années, il semble possible d'accéder à des concepts supérieurs plus difficiles à comprendre. En vue d'acquérir ces trois concepts, considérons une plante ayant achevé sa croissance, par exemple un pied de muguet. La plante vous apparaît dans sa forme achevée. Mais elle peut encore se manifester sous une autre forme, en tant que graine. Prenez-la dans votre main : c'est une structure minuscule qui se trouve devant vous. Vous pouvez vous dire : dans cette graine est inclus tout ce que je verrai plus tard, racines, tiges, feuilles et fleurs. Je suis donc en présence de la plante, d'une part sous forme de graine, de l'autre sous forme de plante achevée. Mais je ne pourrais pas avoir de graine devant moi si elle n'avait été produite par un précédent muguet.

Cependant, pour la conscience clairvoyante, il existe encore autre chose. Lorsque la conscience clairvoyante examine le pied de muguet développé, elle perçoit le muguet physique pénétré d'un corps éthérique, d'un corps de courants lumineux s'étendant d'en haut jusqu'en bas. Dans ce muguet, le

corps éthérique ne dépasse guère le corps physique de la plante duquel il se distingue à peine. Mais si vous prenez la graine de muguet, vous verrez que la graine physique est petite, mais que tout autour d'elle s'articule un merveilleux corps éthérique ressemblant à une comète dont la graine serait le noyau.

La graine n'est en somme qu'un point de condensation du corps de lumière, le corps éthérique, du muguet. Pour celui qui se place du point de vue de la science de l'esprit, le muguet achevé constitue le déploiement de ce qui était tout d'abord caché. Lorsqu'il a la graine devant lui, dont le physique est petit et seul le spirituel est grand, il se dit : l'essence du muguet est enveloppée dans la graine. Aussi devons-nous distinguer deux états lorsque nous regardons le muguet. Un état où l'essence du muguet est involuée* : la graine, dans laquelle cette essence est enveloppée, involuée. Lorsque le muguet en sort et croît, il passe à l'état d'évolution mais ensuite, toute l'essence du muguet se glisse une fois de plus dans le devenir d'une nouvelle graine. Ainsi alternent phases d'évolution et phases d'involution dans les états successifs de l'essence de la plante. Au cours de l'évolution, le spirituel disparaît de plus en plus tandis que le physique domine, alors que dans l'involution, le physique tend à disparaître et le spirituel devient de plus en plus puissant.

* Au terme botanique « involuté », nous préférons « involué » qui caractérise le processus spirituel dont il est question ici (N.d.t.).

On peut dire que, chez l'homme, évolution et involution alternent d'une manière encore plus frappante. Entre naissance et mort, le corps physique et le corps éthérique coïncident, pour ainsi dire. Physique et spirituel coïncident aussi. En tant qu'être terrestre, l'homme est à l'état d'évolution. Mais lorsque l'homme franchit le seuil de la mort, il ne subsiste même pas, dans la vie physique, l'équivalent d'une graine de muguet. Pour ceux qui restent sur terre, le physique de celui qui meurt disparaît complètement, tout est passé à l'état spirituel, tout s'est inséré dans le spirituel. L'homme se trouve à présent dans le *Dévachan*, il est, entre la mort et une nouvelle naissance, en tant qu'être terrestre, en état d'involution. Évolution entre naissance et mort, involution entre mort et naissance.

Mais il y a, entre l'homme et la plante, une énorme différence. Pour la plante, nous pouvons parler d'évolution et d'involution, mais chez l'homme s'ajoute un troisième facteur, en l'absence duquel le développement humain ne peut pas être saisi dans son ensemble. Du fait que la plante passe constamment par les stades d'évolution et d'involution, chaque nouvelle plante est toujours la répétition à l'identique de la précédente. L'essence du muguet se concentre toujours et encore dans la graine pour ensuite en ressortir. Est-ce le cas pour l'homme?

Nous avons vu que, au cours de sa vie entre naissance et mort, l'homme acquiert de nouvelles

possibilités évolutives, qu'il s'enrichit. C'est pourquoi il n'en va pas de l'homme comme de la plante. L'évolution terrestre de l'homme n'est pas la simple répétition de l'existence précédente, mais une amplification. Ce que l'homme acquiert entre la naissance et la mort, il l'amalgame à ce qui existait déjà. C'est pourquoi il n'y a pas simple répétition; ce qui a évolué, réapparaît à un niveau supérieur. D'où provient ce que l'homme acquiert? Comment comprendre cette acquisition nouvelle?

À présent, soyez très attentifs, ce qui suit est un concept de la plus haute importance et aussi un des plus difficiles à comprendre. Il fait partie de ces concepts auxquels il faut réfléchir pendant des mois, voire des années, pour en saisir toute la profondeur. Nous tâcherons de comprendre ce qu'il en est à l'aide d'un exemple simple.

Imaginons un homme faisant face à deux autres personnes. Considérons dans son ensemble tout ce qui appartient à l'évolution, puis cet homme qui regarde les deux autres, et disons-nous: il a traversé des incarnations précédentes et a développé ce que ces incarnations ont déposé en lui. C'est aussi le cas des deux autres qui sont en face de lui. Admettons alors que cet homme se dise: ces deux personnes l'une à côté de l'autre me font très bonne impression. Il lui plaît de voir ces deux personnes côte à côte; quelqu'un d'autre n'en tirerait pas forcément la même satisfaction. La satisfaction éprouvée par le premier n'a rien à voir

avec les aptitudes évolutives des deux autres. Que leur réunion suscite la satisfaction du premier ne découle pas d'un acquis des deux autres. Il s'agit de bien autre chose, cela dépend uniquement de celui qui se trouve face aux deux autres.

Ainsi, vous le voyez, cet homme éprouve un sentiment de joie du fait de la présence des deux autres en face de lui. Ce sentiment n'est absolument pas conditionné par un facteur évolutif. Il se produit ainsi des choses dans le monde uniquement du fait des circonstances. Le fait que les deux personnes soient liées ou non par le karma ne joue à cet égard aucun rôle. C'est la joie éprouvée par la troisième personne, du fait de la présence des deux autres en face de lui, que nous voulons considérer.

Prenons un autre cas. Supposons que, en un certain point de la terre, un homme tourne les yeux vers ce qui l'entoure. Il contemple un certain paysage. Ferait-il quelques pas de plus, il verrait autre chose. Cette vue suscite en lui un sentiment de joie, une joie toute neuve. Ainsi, l'homme fait quantité d'expériences nouvelles qui ne dépendent pas de son évolution passée. Tout ce qu'accomplit le muguet est conditionné par son évolution passée. Cela n'est pas le cas pour ce qui agit sur l'âme humaine à partir de l'environnement. L'homme se trouve impliqué dans quantité de circonstances qui n'ont rien à voir avec une évolution antérieure, du simple fait qu'il est en contact avec le monde extérieur. Mais du fait de la joie éprouvée, l'homme a fait une expérience, quelque chose est

né dans l'âme humaine, qui n'a rien à voir avec le passé, quelque chose qui sort du néant. De telles créations à partir du néant naissent constamment dans l'âme humaine. Ce sont des expériences de l'âme n'émanant pas de faits, mais de relations, de rapports que l'on crée soi-même entre les faits. Je vous prie de bien distinguer entre les expériences résultant de faits, et celles résultant de relations entre les faits.

La vie se décompose réellement en deux parties qui s'entremêlent sans limite précise : en expériences strictement conditionnées par le passé, par le karma, et en d'autres qui ne résultent pas du karma mais constituent un élément nouveau de notre sphère d'activité. Il existe par exemple des domaines entiers de la vie humaine qui appartiennent à ce chapitre. Supposez que vous appreniez qu'un vol a été commis quelque part. Cette action, qui s'est produite, est évidemment karmiquement conditionnée. Supposons que vous soyez simplement informés du vol, que vous n'en connaissiez pas l'auteur. C'est néanmoins une personne bien précise qui, dans le monde objectif, a commis le vol. Mais vous ne savez rien d'elle. Cependant, le voleur ne vient pas vous dire : enfermez-moi, je suis le voleur. Il vous faut reconstituer les faits à partir des indices apportant la preuve qu'untel est le voleur. Les concepts que vous élaborerez n'ont rien à voir avec les faits objectifs. Ils dépendent de bien d'autres choses, notamment de votre perspicacité. Il ne résulte pas de ce que vous élaborerez

qu'untel soit le voleur ; c'est un processus qui se déroule en vous-même, qui s'associe aux faits extérieurs. En principe, toute logique est quelque chose qui vient s'ajouter aux faits extérieurs. Il en va de même pour tous les jugements concernant une question de goût, de beauté. Ainsi, l'homme enrichit en permanence sa vie d'éléments non conditionnés par son existence antérieure, et dont il fait l'expérience du fait qu'il crée tel ou tel lien avec les choses.

Si nous laissons défiler en pensée tout le déroulement de l'évolution, à travers l'ancien Saturne, l'ancien Soleil et l'ancienne Lune jusqu'à notre Terre, ⁴ nous trouverons que, sur Saturne, il était impensable que l'homme fût confronté à de telles relations. Seule régnait alors la nécessité. Il en alla de même sur l'ancien Soleil et sur l'ancienne Lune. Et sur l'ancienne Lune, il en allait pour l'homme comme il en va pour l'animal sur la Terre. L'animal n'éprouve que ce qui résulte de causes antérieures. Seul l'homme fait des expériences qui ne découlent pas de causes antérieures. C'est pourquoi seul l'homme est susceptible d'être éduqué au plein sens du terme. C'est sur la Terre que l'homme reçoit pour la première fois la possibilité d'acquisitions nouvelles. Sur l'ancienne Lune, son degré d'évolution ne lui permettait pas encore d'ajouter des éléments nouveaux à ce qui lui était prédestiné. Bien que n'étant pas un animal, il avait alors atteint le degré d'évolution de l'animal. Dans ce qu'il entreprenait, il était conditionné par des

causes extérieures. Mais il l'est encore aujourd'hui jusqu'à un certain point ; car ce n'est que progressivement que se glissent dans l'homme les expériences ayant un caractère de liberté et ce, d'autant plus que son degré d'évolution est plus élevé. Imaginez un chien devant une peinture de Raphaël. Il voit le tableau objectivement présent, dans la mesure où il s'agit d'une image à caractère sensoriel. Par contre, placez un homme devant ce tableau ; il y verra tout autre chose, il y verra ce qu'il peut se représenter, en vertu du développement acquis au cours des incarnations précédentes. Prenez maintenant un homme génial, Goethe par exemple, il y verra encore bien plus, car il en connaît la signification, et saura pourquoi les choses sont représentées de telle ou telle manière. Plus l'homme est évolué, plus il voit de choses. Plus son âme s'enrichit, plus il apporte d'éléments nouveaux en provenance des expériences de l'âme. Celles-ci deviennent la propriété de l'âme, se déposent en elle. Cette possibilité n'est apparue qu'avec l'évolution terrestre de l'humanité. Or voici ce qui se produit.

L'homme poursuit son évolution, à sa manière propre, aux étapes suivantes. La Terre, nous le savons, sera relayée par les futurs Jupiter, Vénus et Vulcain. Au cours de cette évolution, la somme des expériences faites par l'homme, à partir de causes anciennes, s'accroîtra sans cesse ; intérieurement il s'enrichira toujours plus. Ce qu'il rapportera comme fruits de causes anciennes, remontant aux anciens Saturne, Soleil et Lune perdra de plus en

plus de signification. Il évoluera en se dégageant des causes passées ; il les rejettera. Et lorsqu'il sera parvenu à l'étape de Vulcain, il aura rejeté tout ce qu'il avait acquis au cours de l'évolution saturnienne, solaire et lunaire, il aura tout rejeté.

Nous abordons maintenant un concept difficile, que j'expliquerai à l'aide d'une comparaison. Supposez que vous soyez assis dans une voiture qui vous a été donnée ou dont vous avez hérité. Vous voyagez avec cette voiture. Une roue de la voiture se détériore et vous la remplacez par une neuve. Après un certain temps, c'est l'autre roue qui se détériore, vous la changez aussi. Vous en venez ensuite à remplacer les deux autres roues, etc. Vous imaginerez aisément que, un beau jour, il ne restera rien de l'ancienne voiture, et que vous aurez entièrement remplacé l'ancien par du nouveau. Il ne reste rien du don ou de l'héritage, au fond, vous êtes assis dans un véhicule neuf. Transposez cela à l'évolution humaine. À l'étape de Saturne, l'homme a reçu l'ébauche de son corps physique, ébauche qu'il a progressivement élaborée. Sur l'ancien Soleil, il a reçu son corps éthérique, sur l'ancienne Lune son corps astral et sur la Terre son Je. Il les développe progressivement. Dans ce Je, il incorpore sans cesse des éléments nouveaux et élimine ce qu'il a hérité de Saturne, du Soleil et de la Lune. Un moment viendra – à l'étape de Vénus – où il aura rejeté tout ce que lui ont donné les dieux sur la Lune, le Soleil et Saturne ainsi qu'au cours de la première moitié de l'évolution

terrestre. Tout cela sera rejeté, comme, dans notre comparaison, les diverses pièces de la voiture. Il a ainsi progressivement tout remplacé par ce qu'il a acquis grâce aux circonstances, donc par ce qui n'existait pas auparavant. Ainsi, l'homme n'arrivera pas sur Vénus en se disant : tout ce qui provient de l'évolution sur Saturne, sur le Soleil et sur la Lune est encore là, car il l'aura rejeté. Et à la fin de l'évolution, il ne portera en lui que ce qu'il aura lui-même élaboré à partir du néant. Tel est le troisième élément s'ajoutant à l'évolution et l'involution : la création à partir du néant. Pour comprendre la grandeur et la noblesse de l'évolution humaine, il faut envisager l'évolution, l'involution et la création à partir du néant.

Nous comprendrons ainsi comment les dieux nous ont, tout d'abord, fait don du véhicule que sont nos trois corps, comment ils ont progressivement construit ce véhicule, puis nous ont accordé la faculté de surmonter peu à peu de nouveau ce véhicule, de le rejeter pièce par pièce afin que, pièce par pièce, nous soyons à leur image, afin que nous puissions dire : j'ai reçu l'ébauche de ce que je dois devenir, mais à partir de cette ébauche je me suis créé une nouvelle entité.

Ce que, dans un avenir lointain, l'homme envisage comme un merveilleux idéal, posséder non seulement la conscience de soi, mais encore la conscience de sa propre création, les esprits plus élevés l'ont développé avant lui. Et ce à quoi l'homme n'atteindra que dans un avenir lointain,

certaines esprits, participant à notre évolution, le développent déjà actuellement. Au cours de l'étape évolutive saturnienne, les Trônes ont déversé ce que nous nommons la substance de l'humanité et, dans cette substance, les Esprits de la Personnalité ont déversé ce que nous nommons les forces de la personnalité. Mais ces Esprits de la Personnalité, qui étaient alors assez puissants pour déverser leur caractère de personnalité dans la substance déversée par les Trônes, ces Esprits se sont de plus en plus élevés. Aujourd'hui, ils sont parvenus à un point où ils n'ont plus besoin de substance physique pour poursuivre leur évolution. Sur l'ancien Saturne, pour pouvoir vivre, ils avaient absolument besoin de cette substance physique qui constituait aussi la base de la substance humaine; sur l'ancien Soleil, ils ont eu besoin de la substance éthérique, s'écoulant pour former le corps éthérique de l'homme; sur l'ancienne Lune, ils eurent besoin de la substance astrale, et sur la Terre de notre Je.

Désormais, ils auront besoin de ce que l'homme crée de neuf à partir des pures circonstances, non plus des corps physique, éthérique et astral, ou du Je en tant que tel, mais de ce qui émane du Je, de ce que crée le Je. C'est ce qu'utiliseront et utilisent déjà les Esprits de la Personnalité pour y vivre. Sur Saturne, ils ont vécu dans ce qui est devenu notre corps physique actuel, sur le Soleil dans ce qui est aujourd'hui notre corps éthérique, sur la Lune dans ce qui est notre corps astral actuel. Depuis

le milieu de l'ère atlantéenne, ils ont commencé à vivre dans ce que les hommes peuvent faire naître à partir de leur Je.

Qu'engendrent ainsi les hommes à partir de leur Je? Trois choses. Tout d'abord, leur pensée logique. Elle est un élément que l'homme ajoute aux objets. Lorsque l'homme ne se contente pas de regarder, d'observer le monde extérieur, lorsqu'il ne court pas simplement après le voleur pour le trouver, mais dégage des lois de ses observations, se fait des idées n'ayant rien à voir avec le voleur, et finit tout de même par l'attraper, alors il vit dans la logique, dans la véritable logique. Cette logique est un élément que l'homme ajoute aux objets. Lorsque l'homme s'adonne à la véritable logique, le Je crée quelque chose qui va au-delà de lui-même.

C'est encore le cas lorsqu'il éprouve du plaisir ou du déplaisir devant la beauté, devant la noblesse, devant l'humour, le comique, bref devant tout ce qu'il produit lui-même. Si, dans le monde extérieur, vous apercevez quelque chose qui vous semble bête, vous en riez. Que vous en riiez ne dépend absolument pas de votre karma. Un sot pourrait se joindre à vous et trouver intelligent ce qui vous fait rire. Cela résulte de votre attitude particulière et de la sienne. Ou encore, vous voyez un héros s'attaquer au monde, il commence par vaincre, puis finit par périr tragiquement. Ce que vous observez est déterminé par le karma, mais le sentiment que vous avez du tragique est neuf.

La nécessité de la pensée est le premier facteur, le plaisir ou le déplaisir le deuxième, et le troisième est la manière dont vous vous sentez poussés à agir par les circonstances. Ce qui vous incite à agir n'est pas non plus uniquement déterminé par le karma, mais par votre relation avec la chose. Imaginez deux personnes réunies par le karma, en vue de compenser quelque chose en commun. Mais l'une des deux est plus avancée dans son évolution que l'autre. La plus avancée procédera à la compensation, l'autre remettra la chose à plus tard. L'une fera preuve de bonté, de magnanimité, l'autre ne compatira pas. Ce sont des éléments neufs qui s'ajoutent à l'évolution.

Ne croyez pas que tout est déterminé; cela dépend du fait que nos actions soient guidées ou non par le sens de la justice et de l'équité. Notre moralité s'accroît sans cesse d'éléments nouveaux, en ce qui concerne l'accomplissement de nos devoirs et notre jugement moral. C'est particulièrement dans notre jugement moral que réside ce troisième élément par lequel le Je s'élève toujours plus. C'est ce que crée le Je dans notre monde terrestre, et ce qui est ainsi incorporé à la Terre ne sera pas détruit.

Ce que d'époque en époque, d'ère en ère, l'homme apporte en tant que résultat de sa pensée logique, de son jugement esthétique, de l'accomplissement de ses devoirs moraux, forme un courant continu, et ce courant fournit la matière, la substance dans laquelle les Esprits de la Personnalité

s'insèrent au cours de leur évolution actuelle. C'est ainsi qu'ils vivent, c'est ainsi qu'ils se développent.

Et tandis qu'ils évoluent, ces Esprits de la Personnalité abaissent leur regard vers vous et vous demandent constamment : me donneras-tu aussi quelque chose qui puisse servir ma propre évolution ? Et plus l'homme enrichit le contenu de sa pensée, plus il s'efforce d'affiner son sens esthétique, d'accomplir son devoir au-delà de ce qui lui incombe du fait de son karma, plus les Esprits de la Personnalité reçoivent de nourriture, plus nous leur sacrifions, plus leur « corps » a de consistance.

Que représentent ces Esprits de la Personnalité ? Ce que, dans la conception humaine du monde, on appelle une abstraction : un Esprit du Temps, un Esprit de l'Époque. Pour qui se place au point de vue de la science de l'esprit, l'Esprit du Temps est une réalité. Ces Esprits du Temps, qui sont les Esprits de la Personnalité, avancent avec le temps. Si nous remontons aux époques passées : indienne, perse, chaldéo-babylonienne, gréco-latine et jusqu'à la nôtre, nous constaterons que, abstraction faite des nations et de tout ce qui différencie les hommes, ce que nous nommons l'Esprit du Temps change. On pensait et on ressentait différemment il y a cinq mille ans, il y a deux mille ans, qu'actuellement. Et ce qui change, ce sont, au regard de la science de l'esprit, les Esprits du Temps, ou Esprits de la Personnalité.

De même que les hommes accomplissent une évolution dans le monde sensible, les Esprits de la Personnalité accomplissent une évolution dans le monde suprasensible. Et le retentissement des actions humaines dans le monde suprasensible constitue une nourriture et un breuvage pour ces Esprits de la Personnalité qui les consomment. En un temps où les hommes vivraient sans développer des trésors de pensées, sans éprouver de plaisir ou de déplaisir, et sans qu'un sentiment du devoir ne les hisse au-dessus de ce que leur karma les pousse à accomplir, ces esprits n'auraient plus rien pour se nourrir et maigrieraient. Telle est la relation entre notre vie et ces êtres qui s'insèrent sans qu'on les remarque dans la trame vivante de notre existence.

Je vous ai dit que l'homme introduisait des éléments neufs dans l'évolution, ajoutant, en quelque sorte, à l'involution et à l'évolution la création à partir du néant, mais qu'il ne pourrait rien faire sortir du néant s'il n'avait, au préalable, reçu les causes dans lesquelles il s'est installé comme dans un véhicule. Ce véhicule lui a été donné à l'étape saturnienne. Pièce par pièce, il les jette par-dessus bord et s'engage dans l'évolution future. Mais pour cela, il lui fallait une base, et, si les dieux n'avaient créé cette base pour lui, il n'aurait rien pu créer lui-même à partir du néant. Si les conditions de l'environnement peuvent agir favorablement sur nous en vue de notre évolution ultérieure, nous le devons à ce fondement solide. Qu'est-il donc résulté du fait que l'homme a pu

créer du nouveau, en raison des circonstances dans lesquelles il était placé, qu'il soit devenu capable d'élaborer des pensées dépassant son expérience du monde extérieur, de ressentir plus que ce qui s'offre objectivement à lui ? Que s'est-il produit du fait que l'homme est capable de dépasser les contraintes du karma, d'accomplir son devoir dans la vérité, dans l'équité, avec la bonté de son cœur ?

Du fait que l'homme acquit la faculté de penser, de s'astreindre à penser, est aussi apparue la possibilité de l'erreur. Du fait que la beauté peut être une source de joie, le laid et le sale se sont introduits dans l'évolution. Du fait que l'homme est en mesure d'élever la notion et l'accomplissement du devoir au-dessus des contraintes du karma, la possibilité du mal, de la répugnance à accomplir son devoir s'est installée. Ainsi l'homme, du simple fait qu'il a pu devenir créateur en partant des seules relations entre les choses, s'est précisément retrouvé dans un monde où il peut travailler sur son être spirituel dans le sens de l'erreur, de la laideur et du mal. Or, il ne fallait pas que l'homme eût simplement une possibilité générale de création à partir de ces relations, mais qu'il puisse, partant d'elles, lutter pied à pied pour défendre ce qui est vrai, pour créer le beau, et pour susciter les vertus nécessaires à la poursuite de l'évolution.

Dans l'ésotérisme chrétien, la création à partir des relations entre les choses est nommée : création dans l'esprit. Et la création à partir de relations vraies, belles et vertueuses, l'ésotérisme chrétien

l'appelle le Saint-Esprit. Et le Saint-Esprit ravit l'homme qui est capable de créer le vrai, le beau, le bien à partir du néant. Pour que l'homme fût en mesure de créer comme l'entend cet Esprit saint, il fallait qu'au préalable une base lui fût donnée, comme pour toute création à partir du néant. Ce fondement lui fut donné par l'apparition du Christ au cours de l'évolution. En faisant sur la terre l'expérience de l'événement christique, l'homme devint apte à la création dans l'Esprit saint. Ainsi, c'est le Christ lui-même qui créa ce fondement, à la fois sublime et profond. Si l'homme s'affermir sur ce fondement qu'est l'événement christique, s'il s'installe dans ce véhicule qu'est l'événement christique, en vue de poursuivre son évolution, le Christ lui enverra le Saint-Esprit, le rendant capable de créer le vrai, le beau et le bien, dans le sens de l'évolution future.

L'événement christique nous apparaît ainsi comme l'accomplissement sur la Terre de ce qui a été imprimé à l'homme sur Saturne, sur le Soleil et sur la Lune, lui faisant ce don sublime grâce auquel, à l'avenir, il sera toujours plus capable de créer à partir des relations entre les choses, à partir de ce qui n'existe nulle part, mais dépend de la manière dont l'homme se situe par rapport à son environnement, à ce qu'est au sens large, l'Esprit saint. Tel est l'un des aspects de l'ésotérisme chrétien. L'ésotérisme chrétien se rattache à l'idée la plus profonde que nous puissions nous faire de toute l'évolution, à l'idée de la création à partir du néant.

Aussi, aucune véritable théorie de l'évolution ne pourra laisser tomber l'idée de la création à partir du néant. Si seules existaient évolution et involution, on serait en présence d'une éternelle répétition, comme pour la plante, et on ne retrouverait sur le futur Vulcain que ce qui existait déjà au début sur l'ancien Saturne. Ainsi, à l'évolution et l'involution, s'ajoute au milieu de notre évolution la création à partir du néant. Passées les étapes saturnienne, solaire et lunaire, le Christ apparaît sur la Terre, porteur d'un enrichissement grâce auquel se trouvera sur Vulcain quelque chose de tout nouveau, qui n'existait pas sur Saturne. Celui qui ne parle que d'évolution et d'involution parle du développement comme si tout n'était qu'éternelle répétition, comme si tout tournait en rond. De tels cycles sont incapables de donner une véritable explication de l'évolution universelle. À l'évolution et l'involution, il faut ajouter, pour bien comprendre le monde, cet élément nouveau qu'est la création à partir du néant.

Les êtres inférieurs présentent tout au plus un rudiment de création à partir du néant. Un muguet sera toujours un muguet. Ce serait tout au plus le jardinier qui pourrait lui ajouter quelque chose de l'extérieur, à quoi le muguet ne serait jamais parvenu de lui-même. Ainsi seulement y aurait-il pour le muguet quelque chose qui ressemblerait à une création à partir du néant. Par contre, l'homme est en mesure de s'adjoindre cette création à partir du néant.

Mais l'homme ne parvient à cette possibilité de libre création qu'en s'élevant vers ce modèle qu'est l'acte libre par excellence. Quel est cet acte libre par excellence ? Cet acte, le plus libre qui soit, est la décision prise par le sage Verbe créateur solaire de descendre dans un corps humain et de s'associer à l'évolution humaine par un acte ne dépendant d'aucun karma antérieur. Lorsque le Christ décida d'entrer dans un corps humain, aucun karma ne l'y obligeait ; il l'accomplit par un acte libre, fondé sur une prévision de l'évolution ultérieure de l'humanité, un acte libre jamais accompli dans le passé, un acte ayant tout d'abord pris naissance dans sa pensée, une création, à partir du néant, d'une vision prophétique. C'est une pensée lourde de conséquences, mais l'ésotérisme chrétien ne manquera jamais d'en tenir compte ; tout repose sur le fait que l'idée de création à partir du néant s'ajoute à celles d'évolution et d'involution.

Lorsqu'on y parvient, naissent de grands idéaux qui, probablement, ne s'étendent pas aux espaces cosmiques, mais se rapportent en principe à la question : pourquoi, par exemple, nous unissons-nous pour former une Société anthroposophique ? Afin de saisir quelle peut être la signification d'une Société anthroposophique, reprenons l'idée du travail accompli pour les Esprits de la Personnalité. Lorsque, en naissant, l'homme entre dans ce monde, il est tout d'abord formé par les circonstances les plus diverses ; celles-ci agissent sur lui, constituant le premier degré d'une activité propre.

Si seulement les hommes voulaient voir clairement qu'il s'agit bien d'une étape préliminaire, que le fait de naître à tel ou tel endroit est effectivement, pour l'homme, une puissante indication sur la manière dont les circonstances agiront sur lui. Essayez de vous représenter comme les conditions seraient différentes pour celui qui, au lieu de naître à Constantinople, naîtrait à Rome ou à Francfort. Il se trouverait placé dans des conditions très différentes, notamment au point de vue religieux, il subirait peut-être l'influence d'un certain fanatisme catholique ou protestant. Or, supposons que la roue du karma ayant quelque peu tourné, cette personne soit née à Constantinople ; ne serait-elle pas devenue un musulman passionné ? Cet exemple vous montre à quel point l'environnement agit sur l'homme. Cependant, l'homme peut se dégager de cette influence purement suggestive des circonstances, s'associer à d'autres hommes, en vertu de principes qu'il a lui-même choisis et reconnus. Il se dit alors : je sais à présent pourquoi je coopère avec d'autres hommes. Ainsi prennent naissance, à partir de la conscience humaine, des associations élaborant le matériel pour les Esprits de la Personnalité. Or, la Société anthroposophique est une de ces associations, où est créée une telle relation fondée sur la fraternité. Cela signifie tout simplement que chacun œuvre dans l'association de manière à acquérir, en petit, les bonnes qualités pour être à l'image de la société tout entière. Ainsi, les pensées, la richesse des sentiments, les vertus

qu'il cultive au sein de la société, seront une nourriture qu'il offre, aux Esprits de la Personnalité. Et une telle société, unit les fruits de la vie en commun au principe de l'individualité. Cette société donne à chacun la possibilité d'offrir ce qu'il a produit en sacrifice aux Esprits de la Personnalité. Ainsi, chacun se prépare à s'élever au point atteint par les plus avancés grâce à l'entraînement spirituel, en vue de l'idéal suivant : lorsque je pense, je ne pense pas pour ma propre satisfaction, mais pour offrir une nourriture aux Esprits de la Personnalité. Je dépose, sur l'autel des Esprits de la Personnalité, mes meilleures, mes plus belles pensées, et ce que je ressens sans égoïsme, afin d'en faire une nourriture pour les Esprits de la Personnalité. Et les vertus auxquelles je parviens, je ne les exerce pas pour me faire valoir, mais pour les offrir en sacrifice comme nourriture aux Esprits de la Personnalité. Voilà l'idéal que nous proposent les Maîtres de la Sagesse et de l'Harmonie des sentiments. Car c'est ainsi qu'ils pensent et préparent cette évolution de l'humanité qui conduira l'homme à créer sans cesse du nouveau, à faire naître un monde des effets dont les anciennes causes ont disparu, projetant sur l'avenir une lumière nouvelle. Le monde n'est pas soumis à une transformation continue qui lui ferait sans cesse prendre des formes nouvelles, mais il s'améliore et ce qui, en provenance du passé, a été amélioré, constitue le véhicule du neuf. L'ancien est alors rejeté, disparaissant dans

le néant, afin que du néant puisse naître le nouveau.

Telle est la grande, la puissante pensée du progrès : faire constamment apparaître du neuf.

Mais les mondes forment un tout refermé sur lui-même. Les exemples proposés vous ont montré qu'on ne saurait parler d'une véritable destruction. Je vous ai montré que les Esprits de la Personnalité perdent d'un côté leur influence sur l'homme mais, de l'autre, travaillent à nouveau à leur évolution ; nous sommes donc en présence d'un monde qui rajeunit constamment, dont nous pouvons dire : ce qui sera rejeté entraverait le progrès ; cela sera donné à un autre, afin qu'il puisse à son tour progresser. Pour avoir acquis la faculté de créer à partir du néant, on ne doit pas se croire obligé de laisser sombrer quelque chose dans le néant. Ce qui, sur Vulcain, se révélera comme un élément nouveau suscitera sans cesse des formes nouvelles, rejetant l'ancien, et ce qui sera rejeté cherchera sa propre voie.

Évolution, involution et création à partir du néant, sont les trois concepts grâce auxquels nous pouvons nous faire une idée juste du véritable développement, de la véritable évolution des phénomènes universels. C'est seulement ainsi que nous disposerons des concepts grâce auxquels l'homme peut s'expliquer le monde et développer son sentiment d'intériorité. Car si l'homme devait se dire : je ne puis créer qu'à partir des causes, qu'à partir de ce qui a été déposé en moi, et ne faire

l'expérience que de leurs effets, il ne pourrait affermir ses forces et enflammer ses espoirs, comme en se disant : je puis créer des valeurs vitales et ajouter sans cesse du nouveau aux bases qui m'ont été données ; l'ancien ne m'empêchera pas de faire naître des fleurs et des fruits nouveaux, qui continueront à vivre dans le futur.

Tout cela n'est qu'une partie de ce que nous pourrions caractériser ainsi : la conception anthroposophique du monde fait naître en l'homme des forces de vie, des espoirs de vie, des perspectives de vie, car elle lui montre qu'à l'avenir il pourra coopérer à des choses qui, aujourd'hui, ne résultent pas uniquement de l'enchaînement des causes, mais ont leur origine dans le néant. Elle lui fait entrevoir de quelle façon, en travaillant sur lui-même, il peut passer de l'état de créature à celui de créateur.

Le réel et l'irréel dans la vie humaine

Dornach, 16 décembre 1922

Les facultés dont l'homme doit disposer pour pouvoir se placer face au monde et y travailler tout au long de sa vie ont un rapport, comme je l'ai souvent montré, avec les activités auxquelles cet homme se livre dans le monde spirituel qu'il traverse entre une mort et une nouvelle naissance. Or cela entraîne que l'homme, lorsqu'il est ici sur terre, se trouve plongé dans certaines situations dont la réalité n'est compréhensible que si l'on prend en considération les domaines suprasensibles.

C'est en partant de ce point de vue que nous voulons examiner aujourd'hui les trois domaines qui englobent, en fin de compte, toutes les activités humaines sur la terre. Nous considérerons d'abord les pensées, au moyen desquelles l'homme cherche à atteindre la vérité dans le monde, puis les sentiments, dans la mesure où l'homme

s'efforce d'atteindre la beauté à travers ce qu'il ressent, et enfin la volonté humaine, pour autant que l'homme cherche, par ses actions, à réaliser le bien.

Quand on parle des pensées, on pense à ce domaine grâce auquel l'homme peut s'approprier la vérité. Mais les pensées elles-mêmes ne peuvent pas avoir la moindre réalité. Quand nous comprenons qu'à travers nos pensées nous devons apprendre à discerner la vérité dans la réalité, il nous faut aussi reconnaître que les pensées en tant que telles ne peuvent pas être quelque chose de réel. Supposez en effet que vous siégiez à l'intérieur de vos pensées comme vous le faites dans votre cerveau ou votre cœur, alors les pensées seraient elles-mêmes quelque chose de réel. Mais vous ne pourriez pas, alors, vous approprier la réalité au moyen de ces pensées. Si la parole humaine, dans le sens habituel, terrestre, du terme, contenait une pleine réalité, il serait impossible d'exprimer, par son entremise, ce qui doit l'être. Si, à chaque fois que nous prononçons une phrase, nous devons faire naître une réalité pure et dure, nous ne pourrions pas exprimer quoi que ce soit. Il nous faudrait produire une réalité. En ce sens, ce que nous disons n'est pas une réalité en tant que telle, mais *signifie* une réalité, de même que nos pensées ne sont pas des réalités, mais *signifient* des réalités.

Si maintenant nous considérons le bien, nous voyons que ce qui se fait de soi-même, à travers la réalité physique, ne peut pas être qualifié de bien, ni de bon. Nous devons d'abord aller chercher

dans les profondeurs de notre être l'impulsion vers le bien, qui est d'abord quelque chose de totalement irréel, puis le réaliser. Si l'impulsion vers le bien surgissait en nous comme la faim ou la soif, c'est-à-dire comme une réalité extérieure, cela ne pourrait pas être le bien.

Et puis, quand vous voyez une statue, l'idée ne vous vient pas d'entamer une conversation avec elle. L'œuvre d'art n'est qu'une apparence. Dans cette apparence s'exprime quelque chose, qui est la beauté.

Nous voyons donc que la vérité « signifie » certes une réalité, mais que cette vérité elle-même se meut dans un élément irréel, et qu'il en est de même de la beauté et de la bonté.

S'il est vrai que l'homme a besoin que ses pensées ne soient pas elles-mêmes une réalité — imaginez que vos pensées soient des petites figurines de plomb qui se promèneraient dans votre tête : vous ressentiriez alors quelque chose de réel, mais ces pensées de plomb ne pourraient rien *signifier* pour vous ; elles *seraient* elles-mêmes une réalité —, s'il est vrai, donc, que les pensées, mais aussi le beau et le bien ne peuvent rien être d'immédiatement réel, il faut qu'il existe néanmoins une réalité, dans ce monde physique terrestre, qui nous permette d'avoir des pensées, d'introduire de la beauté dans le monde grâce à l'art, et aussi de faire le bien.

En disant cela, j'aborde aujourd'hui un domaine de la science de l'esprit qui peut nous rapprocher de

façon particulièrement intime de certaines entités spirituelles qui nous entourent aussi ici sur terre, qui sont indispensables à notre existence terrestre, mais qui échappent totalement à l'observation de nos sens, et ne peuvent donc pas être saisies par la conscience habituelle fondée sur la perception sensorielle. En fait, nous sommes partout entourés de toutes sortes d'êtres spirituels, seulement la conscience ordinaire ne les voit pas. Il faut pourtant qu'ils soient là pour que nous puissions développer toutes nos activités humaines, et notamment pour que nous puissions avoir les pensées irréelles, légères, fugaces que nous connaissons, des pensées qui ne pèsent pas comme des masses de plomb dans notre tête, qui ne *sont* pas elles-mêmes quelque chose, mais peuvent *signifier* quelque chose. Pour cela, il faut qu'il existe dans le monde des êtres qui font que nos pensées, malgré leur irréalité, ne nous échappent pas continuellement. Avec notre conscience ordinaire, nous sommes, nous les hommes, des êtres bien trop lourdauds et malhabiles pour pouvoir retenir les pensées comme cela, sans plus. Il faut que des êtres élémentaires soient là, et nous aident sans cesse à retenir et à fixer nos pensées. Ces êtres sont extrêmement difficiles à découvrir parce qu'ils se cachent constamment.

Si l'on se demande : comment se fait-il que nous puissions retenir une pensée alors que celle-ci n'a rien de réel, et *qui* nous aide à le faire ? — on peut très facilement être induit en erreur quand on

cherche une réponse par la science de l'esprit. En effet, au moment où l'on se demande *qui* retient les pensées pour l'homme, du seul fait de cette volonté de savoir quelle est cette réalité spirituelle qui fixe les pensées, on est poussé dans le règne des entités ahrimaniennes. On s'enfonce en quelque sorte dans le règne des entités ahrimaniennes et l'on commence très vite à croire – mais c'est une croyance trompeuse – que l'on a besoin du soutien des esprits ahrimaniens pour que les pensées ne s'évanouissent pas dès qu'on les saisit. C'est pourquoi la plupart des hommes se sentent même inconsciemment redevables aux entités ahrimaniennes de les assister lorsqu'ils pensent. Mais il s'agit là, en fait, d'une reconnaissance mal placée, car il existe tout un ensemble d'entités qui nous apportent leur aide lorsque nous pensons, et qui ne sont nullement des entités ahrimaniennes.

Ces entités sont très difficiles à déceler, même pour un regard spirituel exercé. On les découvre parfois quand on regarde par exemple comment agit et se comporte un homme très futé. Quand on observe les faits et gestes d'une personne particulièrement intelligente et avisée, on perçoit autour d'elle une escorte fugitive. Où que cette personne aille, elle n'est jamais seule, mais elle est accompagnée d'une escorte fugitive d'entités élémentaires qui ne font pas partie du règne ahrimani. Ces entités ont une propriété fort curieuse, que l'on n'apprend à connaître que si l'on peut observer les habitants des règnes élémentaires, ces

êtres que l'œil physique ne voit pas et dont la tâche principale consiste à produire les formes dans la nature, celles des cristaux par exemple. Tout ce qui a affaire avec la forme dépend en effet de l'activité de ces entités qui impriment et martèlent les formes solides. Dans l'un de mes *Drames-Mystères*, j'ai représenté sous l'aspect de gnomes ces êtres qui produisent les formes. Comme vous pouvez déjà vous en rendre compte par la manière dont je les ai dépeintes, ces entités sont extrêmement subtiles et rusées, et elles n'ont de cesse de se moquer du peu d'intelligence des hommes. Ceux d'entre vous qui connaissent mes *Drames-Mystères* se représenteront bien cette scène (voir annexe p. 81).

Eh bien quand on observe attentivement quelqu'un de très intelligent et que l'on voit comment il peut être escorté de toute cette troupe d'entités élémentaires dont je viens de vous parler, on voit aussi à quel point ces entités sont méprisées par ces esprits du règne élémentaire que l'on appelle les gnomes, et cela parce qu'elles sont balourdes et, surtout, terriblement sottes. La sottise est vraiment leur principale qualité! On peut donc dire que les gens les plus intelligents sont traqués par des légions d'idiots, de fous venus du monde spirituel.

C'est comme si ces fous voulaient appartenir à la personne qu'ils suivent ainsi. Et ces fous, comme je l'ai dit, sont l'objet de la risée et du mépris de la part des entités qui confectionnent toutes les formes que nous voyons apparaître dans

la nature. Dans les mondes tout d'abord inaccessibles à la conscience ordinaire, il en est un qui est habité par un peuple d'esprits stupides, fous, qui se bousculent là où ils trouvent de la sagesse et de l'intelligence chez un être humain.

À l'époque actuelle, ces êtres n'ont en réalité pas de vie propre. Ils en acquièrent en utilisant celle de ceux qui meurent à cause d'une maladie, mais qui ont encore en eux des forces vitales. Ils ne peuvent se servir que de vie passée. Ces esprits sots aspirent les restes de vie qu'ils trouvent encore dans les cimetières ou d'autres lieux semblables.

Quand on pénètre dans ce genre de mondes, on prend conscience de la quantité infinie d'êtres qui vivent ainsi derrière notre monde sensible. Il existe une multitude d'entités spirituelles de toutes sortes qui vivent dans un certain rapport avec nos activités. Car si l'homme intelligent, qui n'est pas clairvoyant, mais seulement sensé, peut saisir ses pensées avisées et les maintenir, c'est parce qu'il est suivi par cette troupe de sots spirituels. Ces idiots se cramponnent à ses pensées, les tirent à eux et leur donnent du poids, si bien qu'elles peuvent demeurer en lui, alors qu'elles disparaîtraient, sinon, aussitôt.

Ces entités stupides sont sujettes à des moqueries perpétuelles de la part des gnomes. Ceux-ci ne peuvent pas les souffrir dans leur domaine bien qu'ils appartiennent au même règne qu'elles. Ils les débusquent et les chassent en permanence, et l'on assiste à un combat violent entre le peuple des

gnomes et celui de ces idiots spirituels sans lesquels l'homme ne pourrait pas atteindre la sagesse, car celle-ci lui échapperait toujours au moment où elle apparaîtrait, de sorte qu'elle ne pourrait pas demeurer en lui.

Comme je l'ai dit, ces entités sont difficiles à découvrir, parce que l'on glisse tout de suite très facilement dans l'élément ahrimanien quand on pose la question correspondante. Mais on peut les déceler dans les occasions que je vous ai signalées, en observant attentivement des hommes particulièrement futés, qui traînent derrière eux toute une cohorte de ces entités. Par ailleurs, s'il n'y a pas suffisamment de pensées avisées attachées à un homme, on trouve aussi ces entités dans toutes sortes d'endroits où se concentre de la sagesse. Elles séjournent par exemple dans les bibliothèques – bien que ce soit difficile, là aussi, de les découvrir –, lorsque les livres contiennent des choses intelligentes. S'il y a des sottises dans les livres, elles ne sont pas là. On ne les trouve que si ce qui est écrit est sensé; c'est à cela qu'elles se cramponnent.

Nous acquérons ainsi une certaine compréhension pour un règne qui nous entoure comme le font les règnes de la nature, qui a à faire avec nos propres facultés, mais au sujet duquel il est bien difficile de nous faire une opinion. C'est pourquoi il nous faut, pour cela, compter sur les gnomes et prendre en compte le fait qu'ils les trouvent terriblement sots et insolents. Mais ces êtres ont encore

une particularité : quand les gnomes et les esprits de la nature de ce genre les persécutent trop, ils se réfugient dans les têtes humaines, et eux qui sont presque des géants dans la nature extérieure – ils sont en effet extrêmement grands – deviennent tout petits quand ils séjournent dans les têtes des hommes. Disons que ce sont des esprits de la nature hors norme, mais qui sont intimement liés à l'évolution humaine sur terre.

Une autre sorte de ces entités est celle qui vit essentiellement dans l'élément aqueux et aérien. Vous trouvez ces créatures décrites dans mes *Drames-Mystères* comme des sylphes et des nymphes. Elles ont surtout à faire avec le monde de l'apparence, de la belle apparence. Elles s'attachent moins aux gens avisés qu'aux natures d'artistes. Ces entités-là, elles aussi, sont très difficiles à découvrir, car elles peuvent facilement se cacher. On peut les rencontrer aux endroits où se trouvent de véritables œuvres d'art, donc là où la forme humaine ou des formes naturelles sont reproduites en apparence. C'est là que l'on peut les trouver, seulement il n'est pas facile de les découvrir.

Comment se fait-il que la belle apparence nous intéresse autant, et que, dans certaines circonstances, nous puissions éprouver un plus grand plaisir à voir une statue qu'un homme vivant – un plaisir d'un autre ordre, certes, mais un plaisir plus grand –, ou bien que nous puissions nous élever et nous réjouir en entendant des mélodies et des

harmonies musicales? Si nous nous posons cette question, nous sommes attirés et nous glissons très facilement, là encore, dans un autre domaine, celui des entités lucifériennes. Mais les entités lucifériennes ne sont pas les seules à porter ce qui est artistique; nous rencontrons là encore une catégorie d'entités élémentaires qui suscitent en l'homme un intérêt pour la belle apparence artistique. Sans leur intervention, l'homme serait en effet bien peu enclin à éprouver de l'intérêt pour une chose aussi irréelle que la beauté.

S'il est tellement difficile de découvrir ces entités, c'est parce qu'elles peuvent se cacher encore plus facilement dans le monde spirituel que les idiots dont nous venons de parler. Elles sont seulement là où le beau se manifeste, et quand on s'adonne à ce qui est beau et qu'on en jouit, on ne voit certainement pas ces êtres. Pourquoi cela?

Pour apercevoir ces êtres d'une façon normale, il faut en fait essayer, lorsqu'on est adonné d'une façon ou d'une autre à des impressions artistiques, de diriger le regard clairvoyant sur les entités que vous trouvez décrites dans la même scène de mon Drame-Mystère (voir annexe p. 81) comme des nymphes ou des sylphes, ces êtres qui existent aussi dans les règnes élémentaires de la nature, et il faut se plonger en eux. Avec ces êtres de l'air et de l'eau, il faut en quelque sorte regarder les autres, ceux qui sont présents quand on jouit de la beauté. Et comme cela est difficile, il faut encore s'aider d'une autre manière. Heureusement, voudrais-je dire, on

peut alors facilement découvrir ces êtres quand on écoute quelqu'un qui parle passablement bien, mais dont on ne comprend pas le langage. On entend les sonorités de la langue, mais sans comprendre ce qu'elle signifie. Il faut que la personne en question ait une belle diction, voire un style oratoire, mais sans que l'on puisse bien la comprendre. C'est ainsi que l'on peut acquérir la faculté, intime et délicate, de voir ces entités. Il faut donc essayer, d'une certaine façon, de s'appropriier le talent des sylphes et de le renforcer grâce au talent qui se forme lorsqu'on écoute quelqu'un qui dispose d'une belle diction, mais que l'on ne comprend pas, si bien que l'on n'écoute pas la signification de ce qu'il dit, mais seulement sa belle façon de parler. On découvre alors ces êtres, qui sont partout où il y a de la beauté, et qui accordent leur soutien aux hommes pour que ceux-ci puissent s'intéresser de façon juste à la beauté.

Et puis vient la grosse déception, la terrible surprise. Ces êtres sont tout à fait horribles ! Ce sont les êtres les plus laids que l'on puisse contempler : des êtres affreux, les archétypes de la laideur !

Quand on a appris à tourner le regard spirituel vers ces êtres et que l'on visite ensuite un atelier où travaille un artiste, on s'aperçoit que ce sont ces entités qui, telles des araignées, doivent se trouver sur le sol de l'existence universelle sur terre pour que l'homme s'intéresse à la beauté. Ce sont ces horribles êtres arachnéens élémentaires qui maintiennent éveillé l'intérêt de l'homme pour la beauté.

L'homme ne pourrait pas s'intéresser de manière juste à la beauté s'il n'était pas enveloppé dans les toiles de ces êtres semblables à d'affreuses araignées.

Ce que je viens de vous dire met en évidence la manière dont il faut procéder pour découvrir les formes de ces entités. Celles-ci sont toujours là, chaque fois que l'homme jouit de la beauté. Quand on visite une galerie d'art, on ne se doute pas que l'intérêt que l'on éprouve pour les plus beaux tableaux est en fait entretenu par ces affreuses araignées qui ne cessent d'entrer et sortir par les oreilles et les narines des visiteurs. L'enthousiasme pour la beauté s'élève en prenant appui sur la laideur. Il s'agit d'un mystère du monde : nous avons besoin d'être aiguillonnés par la laideur pour que la beauté puisse nous apparaître. Et les grandes natures d'artistes étaient telles qu'elles pouvaient, grâce à la robustesse de leur constitution corporelle, supporter d'être ainsi envahies par ces arachnéens pour produire une Madone Sixtine ou d'autres chefs-d'œuvre analogues. Tout ce qui est produit de beau dans le monde doit être arraché à un océan de laideur par l'enthousiasme de l'âme humaine.

Ne croyez pas que, quand on parvient derrière le voile du sensible, dans le domaine situé au-delà du seuil, tout n'est que beauté. Lorsque ceux qui connaissent bien ces choses affirment que les hommes, tant qu'ils ne sont pas préparés correctement, doivent être maintenus en deçà du seuil du monde spirituel, ne pensez pas qu'ils disent cela à la légère !

Car il faut d'abord apprendre à connaître les fondements fort peu édifiants qui sous-tendent les choses édifiantes, voire exaltantes, que l'on trouve devant le rideau. Et quand vous parvenez à voir dans le monde élémentaire qui appartient à l'air et à l'eau, vous découvrez le grand combat auquel se livre le monde fluctuant des sylphes et des ondines contre ces archétypes de la laideur. Quand je parle d'êtres semblables à des araignées, je dois préciser qu'ils sont faits d'eau et de vapeur d'eau. Ce sont des formes gazeuses éphémères dont la laideur augmente constamment du fait qu'à chaque seconde ils affichent une nouvelle laideur qui donne l'impression d'être encore pire que la précédente. Voilà le monde qui existe dans l'air et l'eau tout autant que ce qui, par ailleurs, nous réjouit tant dans ces éléments.

Pour que l'homme puisse s'enthousiasmer pour le bien, il faut encore qu'autre chose ait lieu. Les êtres dont je vous ai parlé, on peut dire qu'ils sont plus ou moins là; mais pour ce qui est des entités dont il va maintenant être question, je dois dire qu'elles se développent constamment. Elles se développent, à vrai dire, lorsque l'homme sent se déployer en lui une certaine chaleur intérieure pour le bien. C'est dans cette chaleur que ces entités, qui ont la nature du feu, du chaud, se développent. Elles vivent dans le présent, mais elles ont en réalité une nature du genre de celle que j'ai décrite dans ma *Science de l'occulte* lorsqu'il y est question de l'existence saturnienne de l'être humain.

Ces entités sont aujourd'hui comme était l'homme sur l'ancien Saturne. Elles ne sont pas constituées comme l'homme, mais ont la même nature que l'homme de Saturne. On ne peut pas dire qu'elles sont belles, ni laides, ni rien de ce genre. Pour se faire une opinion à leur sujet, il faut partir du point de vue qui nous est donné par les êtres de chaleur élémentaires ordinaires qui existent par ailleurs. Toute cette approche spirituelle est extrêmement difficile, d'abord parce qu'il nous est de toute façon très difficile, en tant qu'êtres humains, d'entrer en relation avec des entités qui ne vivent que dans la chaleur, dans le « feu » au sens ancien du terme, et aussi parce que, quand on s'en approche, ce n'est pas très agréable. C'est par exemple le cas quand on souffre d'une forte fièvre. En général, on n'est pas dans les meilleures conditions pour faire des observations très objectives ! Sinon, pour apprendre à percevoir ce genre d'êtres de chaleur, il faut mettre en œuvre, en les développant jusqu'à un certain stade, les moyens que l'on trouve présentés dans mes livres.⁵

Ces êtres de chaleur ont déjà un rapport avec ces entités qui apparaissent lorsque l'homme développe un enthousiasme chaleureux pour le bien. Mais ce rapport est vraiment très particulier.

Je supposerai, à titre d'hypothèse – car je ne peux pas décrire les choses autrement –, qu'il y a là des êtres de chaleur normaux, du genre donc de ceux qui proviennent de la chaleur humaine physique. L'homme produit en effet de la chaleur propre

et se trouve, de ce fait, environné par ces entités. Et maintenant, quand cet homme s'enthousiasme pour le bien, voilà que ces autres entités, qui sont aussi des êtres de chaleur mais d'une autre sorte, sont produites à leur tour. Mais dès qu'elles approchent les êtres du feu normaux, elles reculent devant eux et s'enfoncent au plus profond de l'être humain. Quand on se donne beaucoup de mal, en partant du point de vue des êtres de chaleur normaux, pour découvrir les propriétés de ces entités, on s'aperçoit que celles-ci éprouvent un terrible sentiment de pudeur. Elles ne veulent absolument pas être observées par d'autres êtres du monde spirituel et s'enfuient devant eux parce qu'elles ont trop honte qu'on les voit. Elles vont se réfugier au plus profond de l'intériorité humaine, si bien qu'il est très difficile de les y découvrir.

On ne les découvre, en fait, que si l'on s'observe soi-même à certains moments qu'il n'est pas si facile de provoquer volontairement. Supposez que vous lisiez un passage particulièrement dramatique dans un roman ou une pièce de théâtre et que, bien que vous ne soyez pas quelqu'un de particulièrement sentimental, cette scène vous tire les larmes des yeux. Une belle action est décrite dans le roman, et cela vous émeut jusqu'aux larmes. Si vous vous observez ensuite vous-même, vous pourrez voir comment des foules de ce genre d'entités – qui éprouvent un sentiment de pudeur si subtil et si intime qu'elles ne veulent pas être vues par les autres êtres du monde spirituel

— se réfugient dans votre cœur, au plus profond de votre poitrine, comment elles se précipitent vers vous en cherchant à se protéger des autres êtres des mondes élémentaires spirituels, en particulier des autres êtres de chaleur.

Il existe une force répulsive singulière entre les êtres de chaleur normaux et ceux qui, du fait de leur formidable sentiment de pudeur, ne vivent que dans la sphère morale des hommes et fuient tout contact avec d'autres êtres spirituels. Ces entités sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne le pense habituellement, et ce sont elles qui développent en l'homme l'enthousiasme pour le bien moral. L'homme ne s'enflammerait pas facilement pour le bien si ces entités ne lui venaient pas en aide. Quand il aime ce qui est moral, il est en lien, inconsciemment, avec ces entités.

Certaines particularités de ces entités font que l'on peut facilement se tromper à leur sujet. Car, en fait, pourquoi ces êtres sont-ils aussi gênés ? Ils sont pleins de confusion parce que l'ensemble du règne spirituel élémentaire dans lequel ils se trouvent les méprise et ne veut rien savoir d'eux. Ils le sentent, et, du fait qu'ils sont tellement dédaignés, ils agissent justement en suscitant de l'enthousiasme pour le bien.

Je préfère ne pas évoquer d'autres particularités de ces entités. Il suffit en effet de voir à quel point l'âme humaine est déjà touchée quand on parle des horribles êtres arachnéens. C'est

pourquoi je passerai sous silence certains autres traits qui les caractérisent. Mais nous avons vu comment ce qui nous apparaît ici-bas dans le monde des sens sous la forme du vrai, du beau et du bien se développe à partir de fondements qui ont besoin de ces trois règnes spirituels que je vous ai décrits, de même que nous avons besoin, sur la terre, de marcher en ayant un sol dur sous nos pieds. Ce n'est pas que ces entités créent elles-mêmes le vrai, le beau et le bien ; je n'ai jamais dit cela. Mais les pensées qui expriment, qui indiquent ce qui est vrai, ont besoin de pouvoir se mouvoir sur les épaules de ces nigauds spirituels. Et la beauté que l'homme produit a besoin des affreuses araignées faites d'air et d'eau pour que cette beauté puisse s'élever au-dessus de leur océan de laideur. Quant au bien, il a besoin d'un règne d'entités qui ne peut pas supporter de se montrer aux autres esprits de la chaleur, les esprits convenables, si bien qu'il doit toujours fuir et se cacher, ce qui fait jaillir l'enthousiasme pour les impulsions du bien.

Si tous ces êtres n'existaient pas, nous devrions avoir des sortes de soldats de plomb dans la tête, ou tout au moins une brume épaisse, et non des pensées. Ce qui sortirait de là ne serait pas très intelligent. Et pour produire quelque chose de beau, nous devrions déjà être à même de rendre cette beauté un peu vivante pour que les gens s'y intéressent, et ainsi de suite. Pour qu'existe dans notre monde sensible ce dont nous avons besoin

pour activer nos pensées, pour stimuler ce que nous ressentons face à la beauté, pour orienter notre volonté dans le sens du bien, il faut que trois règnes élémentaires de ce genre interviennent.

Les règnes élémentaires normaux, ceux que la tradition populaire appelle gnomes, sylphes, ondines, salamandres, sont des règnes qui vont devenir encore quelque chose dans le monde. Ils prendront à l'avenir des formes semblables à celles que nous avons dans notre monde sensible, certes différentes, mais néanmoins perceptibles à des sens tels que ceux dont l'homme dispose aujourd'hui, alors qu'actuellement, dans leur existence élémentaire, nos sens ne les perçoivent pas.

Les entités que je viens de vous décrire, par contre, ont déjà été happées au-delà du stade où se trouvent aujourd'hui les hommes, les animaux et les plantes. Ils ont déjà dépassé ce stade. De telle sorte que, si nous pouvions par exemple revenir à l'état de l'ancienne Lune, c'est-à-dire l'incarnation précédente de notre Terre, nous y trouverions ces entités pudiques qui, aujourd'hui, nous aiguillonnent moralement ici sur terre. Nous les verrions sur l'ancienne Lune comme un véritable règne animal, passer, disons, d'un arbre à l'autre, car elles seraient visibles aussi pour l'œil terrestre. Mais souvenez-vous de la manière dont j'ai décrit l'existence de l'ancienne Lune dans ma *Science de l'occulte*. Cette existence lunaire est bien entendu fluctuante et délicate, et les choses s'y transforment, s'y métamorphosent constamment.

Entre ces entités, on aurait vu se faufiler ces êtres affreux que je vous ai décrits, car ces arachnéens primordiaux se trouvaient, eux aussi, partout sur l'ancienne Lune. Et on aurait pu y apercevoir encore les entités stupides qui accompagnent aujourd'hui les sages. Elles étaient là, elles aussi, et elles ont provoqué la pulvérisation de l'ancienne Lune, ce qui a permis la formation de la Terre. Aujourd'hui encore, pendant l'existence terrestre, ces entités ne se réjouissent pas lorsqu'un cristal apparaît, mais chaque fois qu'un minéral est broyé.

Ainsi, si l'on peut dire que les êtres élémentaires normaux deviendront un jour visibles, perceptibles aux sens, il faut dire par contre que ces entités-là *ont été* un jour perceptibles aux sens, et puis qu'elles ont été happées dans le spirituel par l'action des êtres lucifériens et ahrimaniens. Si bien que nous avons deux sortes d'êtres élémentaires, l'une ascendante et l'autre descendante. Sur l'ancienne Lune, la laideur était très développée, et on peut dire que notre monde de la beauté provient en quelque sorte de la pourriture de l'ancienne laideur lunaire.

Vous avez une analogie dans la nature quand vous répandez le fumier dans les champs et voyez ensuite les splendides fleurs qui en résultent. La seule différence, c'est qu'ici le fumier nous apparaît dans le monde sensible. Quand vous laissez ce monde à moitié réel de la beauté venir à vous, vous le contemplez sans tenir compte de toute cette vie

qui grouille en même temps dans les trois règnes de la nature sous le sol. Vous laissez surgir devant votre esprit toutes les belles choses qui jaillissent de la terre. Mais, de la même façon que les belles fleurs jaillissent de la prairie grâce au fumier qui fermente dans le sol, vous devez vous représenter, sous la beauté du monde, ce fumier spirituel, cet engrais lunaire qui contient les affreuses araignées dont je vous ai parlé. De même que vos choux ne pousseraient pas si vous ne fumiez pas la terre, de même la beauté ne pourrait pas s'épanouir sur la terre si les dieux ne fumaient pas cette terre avec la laideur. C'est une nécessité intérieure de la vie, une nécessité qu'il faut connaître si l'on veut pouvoir faire face en pleine conscience à ce qui nous entoure en réalité dans la nature.

Ceux qui croient que la beauté peut être apportée sur terre grâce à l'art sans le fondement de cette laideur ressemblent à un homme qui dirait : mais c'est atroce de fumer ainsi la terre, il vaudrait mieux laisser les belles fleurs pousser sans tout ce fumier ! Il est tout simplement impossible que la beauté soit produite sans le fondement de la laideur. Et si l'on ne veut pas vivre dans l'illusion à propos du monde, c'est-à-dire si l'on veut vraiment connaître le réel et non l'illusoire, il faut reconnaître ces choses. C'est une nécessité.

Ceux qui pensent que l'art peut se développer dans le monde sans la laideur ne connaissent pas vraiment l'art. Pourquoi cela, me direz-vous ? Eh bien parce que seul celui qui a une idée de ce que

je vous ai raconté aujourd'hui appréciera de façon juste les œuvres d'art : il saura en effet ce qu'il en coûte à l'existence universelle. Ceux qui veulent jouir des œuvres d'art sans cette conscience ressemblent à quelqu'un qui voudrait supprimer la fumure des champs. Il ne connaît pas ce qui pousse dans la nature ; il n'a devant lui qu'une illusion, des plantes en papier mâché. Même quand il est devant des plantes réelles, il n'a que des plantes en papier mâché ! Quand on ne ressent pas la laideur qui en constitue le fondement, on n'a pas le juste ravissement que la beauté peut procurer.

C'est ainsi que le monde est organisé. Et c'est ce qu'il faut que l'humanité apprenne à comprendre si elle ne veut pas continuer à se promener dans le monde comme le font les vers de terre qui, eux aussi, restent collés à leur élément et ne lèvent pas les yeux pour voir ce qui est vraiment. Or les hommes ne pourront développer les dispositions qui sont en eux que s'ils regardent la réalité en face. Et la réalité ne nous est pas donnée quand on invoque constamment l'esprit, l'esprit et encore l'esprit, mais quand on apprend à vraiment *connaître* le monde spirituel. Ensuite, il faut aussi admettre que, le cas échéant, on soit confronté dans certains domaines du monde spirituel à des choses comme celles dont je vous ai parlé aujourd'hui.

Vérité, beauté et bonté

Dornach, 19 janvier 1923

Depuis que l'humanité a pris conscience d'elle-même et de son évolution, on considère le vrai, le beau et le bien comme les trois grands idéaux de l'homme. On peut même dire que ces trois idéaux de vérité, de beauté et de bonté sont considérés de façon instinctive comme les trois grands buts ou, pour le dire beaucoup mieux, les trois grands caractères de l'effort humain. En des temps plus anciens, on en savait à vrai dire davantage sur la nature de l'homme et ses rapports avec l'univers, c'est pourquoi on était aussi en mesure, quand on évoquait des choses comme la vérité, la beauté et la bonté, de se représenter des choses bien plus concrètes que ce n'est le cas à notre époque qui aime tant l'abstraction. Or la science anthroposophique de l'esprit est à nouveau en mesure d'attirer l'attention sur des éléments concrets de ce genre. Certes, on ne va pas toujours, ce faisant, dans le

sens qu'apprécie notre époque, car notre époque aime le flou, le nébuleux, l'approximatif dès que l'on quitte le monde du quotidien. Nous voulons aujourd'hui examiner et tenter de comprendre comment le contenu des mots vérité, beauté et bonté sont en rapport avec l'être de l'homme.

Si nous plaçons cet être de l'homme devant notre regard intérieur, nous devons d'abord considérer son corps physique. Ce corps physique humain, on ne l'examine aujourd'hui que de manière extérieure, sans avoir conscience du fait que ce corps physique est édifié, jusque dans ses moindres détails, durant l'existence spirituelle qui précède notre naissance. Car l'homme vit avant sa naissance dans un monde purement spirituel. Et dans ce monde spirituel, comme je l'ai montré dans des conférences que j'ai faites récemment, ⁶ il élabore, avec le concours d'entités supérieures, le prototype spirituel, la forme spirituelle, de son futur corps physique. Le corps physique que nous portons ici avec nous n'est finalement que l'image, la reproduction physique du germe spirituel que l'homme élabore lui-même au cours de son existence préterrestre.

Quand on envisage cela, il faut se dire : ici, dans l'existence terrestre, l'homme ressent qu'il possède un corps physique, mais il ne développe que peu de conscience de tout ce qui se rattache à ce sentiment du corps physique. Nous parlons de vérité, mais nous savons peu que le sentiment de la vérité est en rapport avec le sentiment général que nous

avons de notre corps physique. Quand l'homme assiste à un événement simple, il peut s'en tenir strictement aux faits et s'en faire une représentation qui leur correspond exactement, qui est vraie donc, mais il peut aussi, par imprécision, par laisser-aller intérieur, ou par opposition directe à la vérité, par goût du mensonge, former une représentation qui ne correspond pas aux faits, qui ne recouvre pas l'événement.

Quand l'homme pense la vérité à propos d'un fait, il est en accord avec le sentiment qu'il a de son corps physique, et même du rapport de son corps physique avec l'existence préterrestre. Il suffit en effet que, par laisser-aller ou par goût du mensonge, nous formions une représentation qui ne concorde pas avec les faits pour que nous fassions en quelque sorte un trou dans ce qui nous maintient en relation avec notre existence préterrestre. Quand nous nous adonnons à un mensonge, nous déchirons quelque chose dans notre rapport à l'existence préterrestre. Durant cette existence, nous avons élaboré un subtil tissu spirituel qui s'est ensuite condensé pour former notre corps physique à son image. Notre corps physique reste relié par de nombreux fils à l'existence préterrestre, et tout manquement à la véracité rompt ce genre de fils. La simple conscience fondée sur l'entendement qui, aujourd'hui, au début de l'époque de l'âme de conscience, est tellement prisé par les hommes, ne perçoit pas que quelque chose se rompt comme je viens de l'indiquer. C'est

pourquoi l'homme actuel s'adonne à tant d'illusions au sujet des relations qu'il entretient avec l'existence de l'univers.

Dans tout ce qui lui arrive sur le plan de sa santé physique, l'homme d'aujourd'hui ne voit plus, la plupart du temps, que des influences physiques. Mais quand l'homme rompt ainsi, en se livrant à des contre-vérités, les fils qui le relient à l'existence préterrestre, cela se répercute sur son corps physique, notamment sur la constitution de son système nerveux. En fait, l'homme doit au sentiment qu'il a de son corps physique le sentiment purement spirituel d'exister dans le monde. Avoir intérieurement le sentiment de sa propre existence spirituelle dépend du fait que les fils qui relient le corps physique à l'existence préterrestre ne soient pas rompus. Lorsqu'ils le sont, l'homme doit inconsciemment remplacer ce sentiment spirituel, sain, d'exister, ce sentiment de son existence spirituelle, par un sentiment de substitution. Il est alors amené à s'attribuer un sentiment d'exister qu'il puise dans des jugements conventionnels, des jugements qui se sont établis d'une façon ou d'une autre. Tout cela, je le répète, se fait inconsciemment. Mais l'humanité en est peu à peu arrivée, par rapport à ce sentiment d'exister aussi, à une incertitude intérieure qui pénètre jusque dans le corps physique. Ce sentiment purement spirituel d'exister, nous le trouvons de plus en plus présent dans l'humanité à mesure que nous remontons l'histoire, mais qu'en est-il aujourd'hui ? Existe-t-il encore ?

Demandez-vous seulement à travers quoi, aujourd'hui, l'homme veut être quelque chose, pour peu que ce ne soit pas grâce à la vie intérieure spirituelle qu'il connaissait à l'origine ! Il veut être quelque chose du fait que, de par sa profession, on lui témoigne telle ou telle considération. Il veut être, disons, secrétaire ou greffier, et il pense que lorsqu'on colle cette étiquette sur lui, de façon toute conventionnelle, il *existe*. Alors que ce qui importe, en réalité, c'est que l'homme puisse s'attribuer cette existence à partir de son sentiment intérieur, indépendamment de tout ce qui est extérieur.

Or qu'est-ce qui renforce l'homme dans son sentiment d'exister ? Ici, dans l'existence terrestre, voyez-vous, nous vivons en fait dans un monde qui n'est qu'une reproduction de la vraie réalité. Nous ne comprenons même ce monde physique de façon juste que si nous y voyons la reproduction de la vraie réalité. Mais nous devons ressentir en nous la vraie réalité ; nous devons ressentir notre rapport au monde spirituel. Et cela nous ne le pouvons que si tout ce qui maintient notre cohésion avec l'existence préterrestre demeure intact.

Or cette cohésion se trouve consolidée quand on éprouve une prédilection pour la vérité et la véracité inconditionnelles. Rien ne fortifie autant chez l'homme l'authentique sentiment originel d'exister que le sens pour la vérité et la véracité. Se sentir tenu de d'abord vérifier les choses que l'on dit, se sentir tenu de commencer par chercher, pour les choses que l'on dit, les limites à l'intérieur

desquelles on peut les dire, voilà qui contribue à fortifier de l'intérieur le sentiment d'exister qui est digne de l'homme. Et ce sentiment est justement en rapport avec le fait que nous ressentons notre spiritualité dans notre corps physique, de telle sorte que nous devons reconnaître qu'il existe une étroite affinité entre notre corps physique et l'idéal de la vérité.

C'est seulement dans les derniers moments précédant notre naissance, donc juste avant de descendre de l'existence préterrestre dans l'existence terrestre, que nous acquérons ce corps de forces formatrices qu'est notre corps éthérique ou corps de vie. Nous concentrons pour ainsi dire les forces du monde éthérique, nous les rassemblons en les resserrant pour édifier notre propre corps éthérique. En ce qui concerne ce corps éthérique aussi, des époques plus anciennes de l'évolution humaine ont été en bien meilleure posture, si je puis m'exprimer ainsi, que l'humanité actuelle. L'homme d'aujourd'hui n'a pratiquement aucune conscience de son corps éthérique. On a plutôt l'impression qu'il tourne cette réalité en ridicule. Or le sentiment que l'on a d'exister à l'intérieur de ce corps éthérique est renforcé, cette fois, par l'expérience de la beauté.

Quand nous vivons véritablement la vérité et la véracité à l'intérieur de nous, nous nous insérons correctement dans notre corps physique. Quand nous développons un sentiment juste pour la beauté, nous nous insérons correctement dans

notre corps éthérique ou corps de forces formatrices. La beauté se rattache à notre corps éthérique comme la vérité à notre corps physique.

La meilleure façon de vous faire une idée de ce que j'avance maintenant est de songer à la signification de ce qui nous est donné dans la beauté d'une œuvre d'art. Et cela vaut bien sûr pour toutes les formes d'art. Quand on a devant soi un être humain en chair et en os, on sait que l'on a devant soi un individu parmi beaucoup d'autres. Un homme isolé n'a en réalité aucun sens sans les nombreux autres qui doivent être autour de lui. Il leur appartient, comme eux lui appartiennent. Il suffit de voir combien l'homme serait peu enraciné dans le monde s'il n'y avait pas les autres. Mais quand un sculpteur, un peintre ou un auteur dramatique, peu importe, représente un être humain, il s'efforce de créer quelque chose qui se suffise à soi-même, quelque chose qui soit achevé en soi-même, qui porte déjà en soi tout un monde, de la même façon que l'homme porte en lui l'univers entier dans son corps éthérique du fait qu'il concentre les forces éthériques qu'il puise dans tout l'univers pour édifier son corps éthérique au sein de l'existence terrestre.

À des époques plus anciennes, on avait un grand sens pour la beauté. On avait certes une autre représentation de la beauté qu'aujourd'hui, mais toujours est-il que l'on avait un plus grand sens pour la beauté que l'humanité actuelle. Or l'homme ne peut pas être homme au vrai sens du

mot s'il n'a pas un sens pour la beauté. Car avoir un sens pour la beauté signifie reconnaître et accepter le corps éthérique. Manquer du sens de la beauté signifie mépriser le corps éthérique, ne tenir aucun compte de lui.

Dans sa conscience, l'homme actuel ne ressent plus rien de tout cela. Quand le Grec s'approchait de son temple, et surtout quand il apercevait la statue du dieu, il ressentait de la chaleur et il éprouvait en lui comme l'éclat d'un soleil intérieur. C'était comme si des forces se donnaient à lui, rayonnaient dans tout son être et irradiaient ses différents organes. Un Grec qui pénétrait dans le temple et apercevait la statue du dieu sentait son cœur s'emplir et disait : jamais je ne sens aussi nettement la forme vivante de mes doigts, jusqu'à la périphérie la plus extérieure, que lorsque j'entre dans le temple et que la statue du dieu se trouve devant moi. Devant la beauté, le Grec se sentait pénétré d'âme, réchauffé, éclairé ; on a même envie de dire qu'il se sentait comme déifié de l'intérieur. Mais cela n'était finalement rien d'autre que le sentiment qu'il avait de vivre dans son corps éthérique. Et le Grec avait aussi un tout autre sentiment que l'homme moderne devant la laideur. Un homme moderne sent tout au plus la laideur sous une forme très abstraite — on pourrait dire, s'il fallait localiser ce sentiment, qu'il ne le ressent qu'à travers son visage. Mais quand un Grec était confronté à la laideur, il avait froid dans tout son corps, et la laideur intense lui donnait carrément

la chair de poule. Ce sentiment réel du corps éthérique, les hommes d'autrefois l'éprouvaient encore avec beaucoup de force. Or, au cours de son évolution, l'homme a perdu une partie de son humanité. Et toutes ces choses dont je viens de vous parler, qui étaient autrefois vécues, l'homme moderne n'en a plus conscience, parce qu'il reste cantonné dans sa tête, l'organe de la pensée rationnelle et de l'abstraction.

Lorsque l'homme s'enthousiasme pour la vérité et la véracité, il développe dans des profondeurs inconscientes, du moins dans une certaine mesure, le sentiment de l'existence préterrestre. Et une époque qui n'a plus aucun sentiment de l'existence préterrestre de l'homme n'a plus de sens juste de la vérité et de la véracité. Mais l'homme qui éprouve un sentiment de la vérité énergique et fort se relie fortement à son passé préterrestre, de sorte que l'expérience plus intime qu'il fait de ce qui se passe à présent sur terre le rend un peu triste. Une vie de l'âme intérieurement honnête qui développe en même temps un enthousiasme intense pour la vérité et la véracité éprouvera toujours, si elle vit justement dans cet enthousiasme, une certaine tristesse vis-à-vis du présent, et elle ne peut être consolée que si le sentiment de la beauté s'illumine et s'échauffe aussi en elle. La beauté nous redonne la joie face à la tristesse qui nous envahit quand nous développons un grand enthousiasme pour la vérité et la véracité et que cet enthousiasme nous dit toujours, ne serait-ce que de

manière intime et subtile : la vérité n'existe que dans l'existence préterrestre ; ici-bas, sur cette terre, nous n'avons hélas qu'un écho de la vérité. En quittant le monde préterrestre, nous avons en fait perdu l'art de baigner de façon juste dans la substance de la vérité. Seul l'enthousiasme pour la vérité et la véracité nous permettra de nous maintenir en relation avec l'existence préterrestre.

Par un sentiment authentique et vrai de la beauté, l'homme renoue un lien, ici dans l'existence terrestre, avec l'existence préterrestre. Et l'on ne devrait jamais sous-estimer l'importance de la beauté dans toute éducation et dans toute culture et civilisation extérieures. Un monde culturel où l'on n'est entouré que de machines laides, de cheminées hideuses et de fumée, un monde dont la beauté est absente, est un monde qui ne veut renouer aucun lien, en ce qui concerne l'homme, avec l'existence préterrestre, un monde qui arrache l'homme, en quelque sorte, à son existence préterrestre. Une ville industrielle est en réalité un lieu de séjour merveilleux pour tous les démons qui voudraient faire oublier à l'homme qu'il a vécu dans le monde spirituel avant de descendre sur terre.

Mais en même temps que l'homme s'adonne à la beauté, il doit assumer en contrepartie le fait que le beau, précisément en ce qui concerne sa beauté, ne prend pas racine dans la réalité. Plus la forme humaine que le sculpteur ou le peintre élaborent est belle, plus nous devons admettre

qu'elle ne correspond à aucune réalité extérieure dans l'existence terrestre. Il ne s'agit, dans un certain sens, que d'une consolation due à la belle apparence, une consolation qui, par conséquent, ne suffit que jusqu'au moment où nous passons le seuil de la mort.

Oui, ce monde de la spiritualité dans lequel nous sommes totalement immergés durant notre existence préterrestre, il est toujours là. Nous n'avons qu'à tendre notre bras: nous l'étendons dans le monde qui est le monde de la spiritualité dans lequel nous sommes durant notre existence préterrestre. Mais bien que ce monde soit toujours là, l'homme ne s'y rattache qu'au plus profond de son inconscient quand il brûle d'enthousiasme pour la vérité et la véracité. Et il s'y rattache pour l'existence terrestre quand il s'enflamme pour le beau, pour la beauté.

Dire que l'homme doit être véridique, cela signifie, dans un sens supérieur, spirituel: il ne doit pas oublier qu'il a vécu dans la spiritualité lors de son existence préterrestre. Dire que l'homme doit s'enflammer pour la beauté, cela signifie: il doit se rattacher à nouveau, dans son vécu psychique, et cela au moins en image, au monde spirituel dans lequel il vivait avant sa venue sur terre.

Mais comment l'homme parvient-il à développer une force réelle qui l'introduit *directement* dans ce monde dont il est sorti en prenant forme humaine lorsqu'il est entré dans l'existence terrestre?

Il accède à cette force lorsqu'il s'emplit de bonté, cette bonté qui commence par aller vers l'autre pour le comprendre, cette bonté qui ne se contente pas de penser à soi, de n'avoir d'intérêt que pour soi, de ne sentir que ce qu'il y a à l'intérieur de sa propre entité, cette bonté qui peut transporter sa propre vie intérieure dans la particularité de l'autre, dans son être et dans son vécu. Cette bonté implique la présence de certaines forces dans le psychisme humain. Et ces forces sont d'une nature telle qu'elles pénètrent vraiment l'homme de quelque chose qui ne le pénétrait que lorsqu'il vivait sa pleine humanité, dans l'existence préterrestre.

À travers la beauté, l'homme se relie en image à la spiritualité d'où son existence terrestre l'a sorti. Quand l'homme agit avec bonté, il s'adjoint, avec son existence terrestre, à son existence préterrestre. Un homme bon est justement celui qui peut transférer son être psychique dans l'être psychique de l'autre. Et c'est de ce transfert de l'être psychique propre dans l'être psychique de l'autre que dépend au fond toute moralité, toute vraie moralité. Or sans moralité, on ne pourra maintenir aucune véritable configuration sociale dans l'humanité terrestre.

Mais si cette moralité se manifeste, en fin de compte, par les impulsions volontaires les plus significatives, qui se réalisent dans les actions morales élevées, elle commence déjà dans l'homme par une impulsion qui traverse l'être psychique et le saisit de telle sorte qu'il peut être touché quand il sympathise avec les marques du souci sur le visage

de l'autre, et qu'au moins son corps astral, à la vue de ces signes de souci chez l'autre, prend ceux-ci en lui. En effet, alors que le sentiment de la vérité et de la véracité se manifeste dans le fait que l'on s'insère bien dans son corps physique, alors que la sensibilité et l'enthousiasme pour le beau s'expriment dans le corps éthérique, le bien, lui, vit entièrement dans le corps astral de l'homme. Et le corps astral ne peut pas être sain, il ne peut pas se tenir de manière juste dans le monde, si l'homme n'est pas en mesure de le pénétrer de ce qui provient de la bonté.

La vérité a une parenté avec le corps physique, la beauté avec le corps éthérique, et la bonté avec le corps astral. En comprenant cela, nous parvenons à quelque chose de concret en ce qui concerne ces trois abstractions que sont la vérité, la beauté et la bonté, et nous pouvons rapporter à l'être véritable de l'homme ce que l'on entend, instinctivement, par ces trois idéaux.

Ce qui importe, finalement, c'est de voir que ces trois idéaux veulent exprimer jusqu'à quel point l'homme est en mesure de réaliser en lui sa pleine humanité. Il est en mesure de le faire quand il s'insère dans son corps physique de façon humaine et non seulement de façon conventionnelle ou naturelle, et qu'il développe ainsi le sens de la vérité et de la véracité.

Mais l'homme ne porte aussi sa pleine humanité à une existence digne d'elle que s'il peut, grâce au sentiment de la beauté, modeler toujours mieux son corps éthérique de façon à ce que celui-ci devienne

pour lui quelque chose de vivant. Car il faut le dire : celui qui ne sent pas s'animer en lui, lorsqu'il regarde la beauté, quelque chose de ce que j'ai décrit comme étant naturel chez les anciens Grecs, celui-là n'a pas le sentiment juste de la beauté. Oui, mes chers amis, on peut fixer ce qui est beau du regard, ou bien on peut le vivre intérieurement. Aujourd'hui, la plupart des gens se contentent de fixer ce qui beau du regard. Rien n'a besoin, alors, de s'animer dans leur corps éthérique. Fixer le beau du regard, ce n'est pas vivre le beau intérieurement ! Par contre, à l'instant où l'on vit en soi la beauté, le corps éthérique s'anime lui aussi.

On peut faire le bien d'abord parce que c'est une habitude que les hommes fassent le bien. On peut le faire aussi parce que l'on risque d'être puni si l'on agit mal. Ou encore parce que les autres respectent moins quelqu'un qui agit mal, et ainsi de suite. Mais on peut aussi faire le bien par amour du bien, dans le sens où j'en ai parlé il y a des décennies dans ma *Philosophie de la liberté*.⁷ Cette expérience vécue du bien qui réside dans l'homme amène toujours celui-ci à reconnaître le corps astral humain. À vrai dire, on ne sait ce qu'il en est de la nature très particulière du bien que si l'on ressent quelque chose du corps astral dans l'homme. Si l'enthousiasme pour le bien, pour l'authentique et véritable bien, pour le bien conçu par amour, ne mène pas à l'expérience intérieure du corps astral, on n'en reste toujours qu'à une connaissance abstraite ou à un discours abstrait au sujet du bien.

De ce fait, cependant, vivre intérieurement le bien est quelque chose qui ne nous présente pas seulement en image, comme c'est le cas avec le beau, un rattachement à notre existence préterrestre, lequel rattachement cesse lorsque nous passons le seuil de la mort, mais c'est quelque chose qui nous relie *réellement* au monde dont j'ai dit qu'il est toujours là et que nous n'avons qu'à tendre le bras pour l'atteindre. Mais l'homme, dans son existence réelle, est séparé de ce monde. L'expérience du bien, vécue intérieurement, constitue un lien véritable et concret, qui témoigne directement de ce monde dans lequel l'homme pénètre quand il est passé par la porte de la mort. Dans ce que l'homme exerce ici sur terre quand il vit dans le bien véritable résident des forces qui perdurent par-delà la porte de la mort.

Au fond, le sens de la vérité et de la véracité est implanté en nous — quand il l'est — comme un héritage de notre existence préterrestre. Le sens de la beauté est implanté en nous — quand il l'est — par le fait que nous voulons avoir dans l'existence terrestre au moins une image de nos liens préterrestres avec ce qui est spirituel. Et la nécessité de ne pas nous couper de ce qui est spirituel et de garder encore un véritable lien avec ce spirituel est effectivement implantée en nous par le bien que nous développons en nous comme une force de l'homme.

Être véridique signifie, pour l'homme, être relié de façon juste à son passé spirituel. Avoir le sens de la beauté signifie, pour l'homme, ne pas renier,

dans le monde physique, son lien avec ce qui est spirituel. Être bon signifie, pour l'homme, former le germe d'un monde spirituel pour le futur.

On a envie de dire que les trois concepts de passé, de présent et de futur, dans la mesure où ils s'inscrivent dans la vie pleinement humaine, reçoivent un contenu plein de signification grâce aux trois autres concepts de vérité, de beauté et de bonté, quand on saisit ces différents concepts dans ce qu'ils ont de concret.

L'homme qui ment désavoue son passé spirituel ; il coupe les fils qui le relient à son passé spirituel. L'homme terre à terre qui dédaigne le beau veut fonder sur terre un lieu où le soleil de l'esprit ne l'éclaire pas, où il peut en quelque sorte déambuler dans des ténèbres dépourvues d'esprit. L'homme qui renie le bien renonce en fait à son avenir spirituel, et il voudrait ensuite que cet avenir spirituel lui soit tout de même accordé d'une autre façon, par un remède extérieur quelconque.

C'est déjà un instinct profond qui a voulu que les trois idéaux de la vérité, de la beauté et de la bonté fussent considérés comme les trois plus grands idéaux de l'aspiration humaine. Mais, en fait, seule notre époque est à nouveau en mesure de donner un véritable contenu à ces idéaux qui sont déjà devenus des mots creux.

Annexe

Extraits de la 2^e scène du 4^e Drame-Mystère
(*L'éveil des âmes*) par Rudolf Steiner ⁸

Des deux côtés arrivent les esprits des éléments. Par la gauche, des êtres semblables à des gnomes. Ils sont gris acier et de petite taille comparés à l'homme; leur corps n'est presque rien qu'une tête, penchée en avant. Leurs membres sont longs, mobiles, capables d'accomplir des gestes mais malhabiles à la marche. Par la droite arrivent des formes semblables à des sylphes, élancées, presque dénuées de tête; leurs pieds et leurs mains sont à mi-chemin entre la nageoire et l'aile. Une moitié d'entre elles est bleu vert, l'autre jaune orangé. Chez ces dernières, la forme présente des contours plus accentués que chez les premières. Les paroles qu'elles prononcent sont accompagnées de gestes très expressifs, relevant parfois de la danse.

CHŒUR DES GNOMES :

Nous durcissons, nous agrégeons
Les poussières papillotantes,
Nous amendons, nous effritons
La dure croûte minérale ;
Nous triturons prestement le ferme
Et condensons lentement le meuble
Avec nos esprits corporels
Tissés dans la substance de l'entendement,
Dont l'intelligence était déjà entière
Lorsque rêvaient aux origines de la terre
Les âmes assoupies des hommes.

CHŒUR DES SYLPHES :

Nous filons, nous tissons
Les mouvements ondoyants de l'air,
Nous séparons, nous répandons
Les forces vives et fécondes du soleil ;
Nous densifions avec soin les puissances de lumière
Et lions sagement les forces fructifiantes
Avec nos corps psychiques
Qui s'écoulent des rayons de la sensation,
Dont la vie brille éternellement
Pour que les hommes vivants
Jouissent du sens du devenir terrestre.

CHŒUR DES GNOMES :

Nous rions, nous pouffons,
Nous raillons, nous gouaillons,
Quand la raison humaine cahote
Et que l'esprit humain achoppe
Devant ce que nous générons,
Et sagement croit comprendre
Ce que les esprits de notre ère cosmique
Font apparaître à leurs yeux stupides.

CHŒUR DES SYLPHES :

Nous soignons, nous cultivons,
Nous fructifions, nous divaguons,
Quand les enfants des hommes naissant à la vie
Et les vieillards emmêlés dans l'erreur
Se nourrissent de notre œuvre,
Et, en enfant ou en vieillard,
Jouissent confusément dans le cours des temps
De ce que nous méditons dans l'éternité.

Notes

1. R. Steiner: *Une théorie de la connaissance chez Goethe*, GA 2, É.A.R., Genève 2000, p. 142.
2. R. Steiner: *L'éducation, un problème social*, GA 296, É.A.R., Genève 1988, p. 95.
3. R. Steiner: *L'éducation de l'enfant*, Triades, Paris 1997, p. 26 *sqq.*
4. À propos des termes «ancien Saturne», «ancien Soleil», «ancienne Lune», «futur Jupiter», etc., voir le chapitre sur «l'Évolution de l'univers et de l'homme» dans *la Science de l'occulte* de R. Steiner (É.A.R., Novalis, Triades).
5. Voit notamment *l'Initiation ou comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs*, GA 10 (É.A.R., Novalis, Triades).
6. R. Steiner: *Das Verhältnis der Sternenwelt zum menschen und des Menschen zur Sternenwelt*, GA 219, non traduit.
7. R. Steiner: *La philosophie de la liberté*, GA 4, Novalis, Montesson 1993, p. 164 *sq.*
8. R. Steiner: *Quatre Drames-Mystères*, GA 14, traduction de Thomas Letouzé, É.A.R. 2007.

L'œuvre écrite de Rudolf Steiner en langue française (2007)

Ouvrages parus aux Éditions Anthroposophiques Romandes (É.A.R.), aux éditions Novalis (N), et aux éditions Triades (T).

La numérotation est celle de l'édition intégrale en allemand (GA).

- | | |
|------|---|
| GA 1 | Goethe, le Galilée de la science du vivant (N). |
| GA 2 | Une théorie de la connaissance chez Goethe, 1886 (É.A.R.). |
| GA 3 | Vérité et science, 1892 (É.A.R.). |
| GA 4 | La philosophie de la liberté, 1894 (É.A.R.), (N). |
| GA 5 | Nietzsche, un homme en lutte contre son temps, 1895 (É.A.R.). |
| GA 6 | Goethe et sa conception du monde, 1897 (É.A.R.). |
| GA 7 | Mystique et anthroposophie, 1901 (É.A.R.). |
| GA 8 | Le christianisme et les mystères antiques, |

- 1902 (É.A.R.).
- GA 9 Théosophie, 1904 (É.A.R.), (N), (T).
- GA 10 Comment acquiert-on des connaissances sur les mondes supérieurs, ou l'initiation, 1904-1908 (É.A.R.), (N), (T).
- GA 11 Chronique de l'Akasha, 1904-1908 (É.A.R.).
- GA 12 Les degrés de la connaissance supérieure, 1905-1908 (É.A.R.).
- GA 13 La science de l'occulte, 1910 (É.A.R.), (T).
- GA 14 Quatre Drames-Mystères, 1910-1913. (T).
- GA 15 Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité, 1911 (É.A.R.).
- GA 16 Un chemin vers la connaissance de soi, 1912 (É.A.R.).
- GA 17 Le seuil du monde spirituel, 1913 (É.A.R.).
- GA 18 Les énigmes de la philosophie, 1914 (É.A.R.).
- GA 20 Aux sources de la pensée imaginative, 1916 (N).
- GA 21 Des énigmes de l'âme, 1917 (É.A.R.).
- GA 22 L'esprit de Goethe, 1918 (É.A.R.).
- GA 23 Éléments fondamentaux pour la solution du problème social, 1919 (É.A.R.).
- In GA 24 Treize articles commentaires, 1919-1921 (É.A.R.).
- GA 26 Les lignes directrices de l'anthroposophie. Le Mystère de Michaël, 1924-1925 (N).
- GA 27 Données de base pour un élargissement de l'art de guérir, 1925, en collaboration avec la doctoresse Ita Wegman (T).
- GA 28 Autobiographie, 1923-1925 (É.A.R.).
- In GA 40 Le calendrier de l'âme, 1912 (É.A.R.).

Évolution, involution et création à
partir du néant

•

Le réel et l'irréel dans la vie
humaine

•

Vérité, beauté, bonté

Beaucoup de gens, à notre époque, se sentent intérieurement vides. Incapables de toute activité créatrice, ils se retrouvent face au « néant ». Cette expérience, qui est de plus en plus partagée, n'est pas seulement individuelle. En ce qui concerne la cosmologie, la philosophie, l'éthique, mais aussi la vie sociale, et même notre lien à la nature, le passé ne nous porte plus. L'humanité moderne doit tirer d'elle-même les forces qui porteront l'avenir, le sien et celui du monde. Dans ces trois conférences, Rudolf Steiner développe ce thème de la création à partir du néant, sans laquelle la vérité, la beauté et la bonté disparaîtront rapidement du monde.

ISBN : 978-2-85248-294-4

9 782852 482944

8 €